

MACHA MÉRIL

Vania, Vassia
et la fille de Vassia



LIANA LEVI

Émissions radio et télé

France 3 « JT 19/20 Paris Ile-de-France » par Jean-Noël Mirande, 28 février 2020 :
[<https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/emissions/jt-1920-paris-ile-de-france>] (à 00 : 40)

RT France « Interdit d'interdire / Culture : numéro 123 » par Frédéric Taddei, 28 février 2020 : [<https://français.rt.com/magazines/interdit-d-interdire/71920-culture-numero-123>]

France Inter « Boomerang - Idylle Macha Méril » par Augustin Trapenard, 28 février 2020 : [<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-28-fevrier-2020>]

Europe 1, « L'invité culture : Macha Méril » par Philippe Vandel, 2 mars 2020 : [<https://www.europe1.fr/emissions/L-invite-culture/linvite-culture-de-philippe-vandel-macha-meril-3952807>]

France 24, « Le Paris des Arts » par Valérie Fayolle, 6 mars 2020 : [<https://www.france24.com/fr/culture/20200306-le-paris-des-arts-de-macha-m%C3%A9ril>]

CNEWS, « L'HEURE DES PROS 2 » par Pascal Praud, 9 mars 2020 : [<https://www.cnews.fr/emission/2020-03-09/lheure-des-pros-2-du-09032020-934619>]

RCF RADIO, « La baraque à Livres - Macha Méril, *Vania, Vassia et la fille de Vassia* » par Bernard Leconte, Michel Bouvier, 11 mars 2020 : [<https://rcf.fr/culture/livres/macha-meril-vania-vassia-et-la-fille-de-vassia-ed-liana-levi>]



MACHA MÉRIL

“ J’AI PRIS MA LIBERTÉ À BRAS-LE-CORPS ”

ALORS QU’ELLE SORT UN ROMAN RUSSE
FLAMBOYANT, L’ACTRICE SE RACONTE AVEC
UNE SINCÉRITÉ RARE. PAR **OLIVIA DE LAMBERTERIE**

Elle est libre, Macha ! À 79 ans flamboyants, Macha Méril, née princesse Gagarine, en jette, se fiche des bien-pensants, décoiffe quelques-uns des monstres sacrés – Godard, Pialat, Varda, Fassbinder – avec qui elle a tourné, émeut lorsqu’elle parle de son mari, Michel Legrand, épate avec son roman au souffle romanesque enthousiasmant. « Vania, Vassia et la fille de Vassia » conte le destin de Sonia, fille d’un Cosaque chassé par la révolution russe et émigré en Corrèze, qui se hissera jusqu’à l’Académie française ! Cosaques déclassés, aristos du terroir et Kessel en guest star sont embarqués dans le tourbillon de la guerre, de l’amour, du malheur, de la vie.

ELLE. Comment est né ce roman dont on sent qu’il tient une place à part dans votre bibliographie ?

MACHA MÉRIL. Depuis que j’écris, et ça fait une paire, je savais qu’un jour ou l’autre je devrais m’atteler à un projet plus ambitieux. Et puis je flemmardais... Mais mon mari, Michel Legrand, me tannait, lui ; chaque semaine, il me demandait : « Tu as trouvé ton sujet ? Tu as commencé ton grand livre ? » J’adorais ça, c’était sa philosophie, se mettre en danger à chaque nouveau projet. C’est pour ça qu’il a tellement brillé. Un soir, il est rentré de la Philharmonie, je savais que c’était son dernier concert, il déclinaït, il avait mal aux mains et, ce soir-là, j’ai eu l’idée de faire un livre sur des Cosaques !

ELLE. Rien à voir avec votre famille de princes russes ?

M.M. C’est un autre monde ! La petite émigration russe cosmopolite, dont faisaient partie mes parents, était ravie d’être en France. Ma mère me disait : « Tu te rends compte, quelle chance, cette révolution nous a sauvés de la Russie ! » Les Cosaques vivaient eux, assis sur leur valise, dans l’espérance de retourner en Russie. Ceux que je dépeins s’étaient installés en Corrèze, étaient plutôt marginalisés, c’est d’ailleurs ainsi qu’ils ont pu préserver leurs traditions. J’ai écrit en trois mois, et Michel a pu lire un tiers du livre avant sa mort. Il est parti parce qu’il l’a choisi, en toute lucidité, heureux pour moi de ce que j’étais en train d’accomplir grâce à lui et, moi, j’ai respecté son choix. C’est ça la vie de couple.

Macha Méril dans « Une femme mariée », de Jean-Luc Godard (1964).

ELLE LIVRES



Macha Méril et son mari, Michel Legrand, en 2014.

ELLE. Votre roman conte d'ailleurs un amour tardif et merveilleux qu'on imagine inspiré de votre histoire, non ?

M.M. Quand un tel amour arrive dans une vie, c'est magnifique, on pense à l'autre plus qu'à soi. Cet événement considérable qu'est le passage de l'autre côté, je l'ai fait avec Michel et ce livre, c'est comme si nous l'avions écrit ensemble. On était de taille pour accomplir cela ensemble. Aujourd'hui, les gens me parlent avec des mines affligées et des « ma pauvre »... Je suis inconsolable, mais pas désespérée, parce qu'il est là pour toujours et qu'il m'a donné la direction à suivre.

ELLE. Sonia, c'est vous ?

M.M. J'ai eu envie de raconter à travers elle tout ce que j'avais vécu, pas la guerre, j'étais trop jeune, mais ce que c'est que d'être fille d'émigrés en France, Mai 68, ce mouvement tellement important pour l'émancipation des femmes. Pierre Mendès France, Boris Eltsine, tous ceux dont je parle, je les ai tous rencontrés.

ELLE. On croise, dans le roman, lors de la projection à Matignon du film de Jean-Luc Godard « Une femme mariée », une certaine Macha Méril au milieu de hauts fonctionnaires émoustillés de l'avoir vue nue !

M.M. Je n'ai rien inventé ! La nudité, ça ne se faisait pas beaucoup à l'époque. Pour moi, cela n'a jamais été un problème. À partir du moment où l'on est actrice, toute sa personne – et j'ajouterais même une partie de son âme – appartient au film que l'on fait. C'est un engagement considérable, on choisit d'être

l'objet du regard des autres. Quand j'entends une jeune comédienne dire : « Moi, je ne donne pas d'interview », j'ai envie de lui répondre : « Connasse, c'est ton métier ! » Montrer un bout de sein, ça fait partie du jeu. Il faut avouer que j'étais belle comme un cœur. Alors que je ne correspondais pas à la norme de l'époque, aux gressins comme Marlène Jobert. J'étais grande et charpentée.

ELLE. Et vous inspirez les plus grands réalisateurs. Comment avez-vous rencontré Godard ?

M.M. On ne choisit pas sa date de naissance, mais quelle chance j'ai eue d'avoir 25 ans au moment de la nouvelle vague ! Godard ? Il m'a téléphoné. C'est un drôle de type, un artiste qui a marqué son temps au-delà de ses films. Il a poésifié son époque, inventé un langage cinématographique. Il était très caustique, mais je ne me démontais pas. Je vais vous faire une confidence, la plupart de ses actrices sont passées à la casserole, pas moi ! Je ne pouvais pas, il était sale, il sentait mauvais, j'aime trop l'amour pour subir ça. Ce qui est drôle, c'est que toutes ses actrices, Anne Wiazemsky, Marina Vlady, moi, nous sommes des filles d'origine russe !

ELLE. Plus tard, vous tournez « Nous ne vieillirons pas ensemble » avec Maurice Pialat...

M.M. Qui ne voulait pas de moi pour le rôle, ce sont Jean Yanne et le producteur Jean-Pierre Rassam qui m'ont imposée. Comme Pialat me trouvait trop distinguée, il avait demandé qu'on me teigne les cheveux en blond platine ! Il me voulait un petit peu vulgaire et, en fait, je

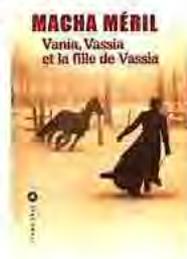
ressemblais à la fille du roi du Danemark ! Sur le tournage, après une dispute, Jean Yanne et Maurice ne s'adressaient plus la parole, je faisais le go-between. Pialat me disait : « Va dire à cet acteur pourri de se mettre un peu plus droite. » Et du côté de Jean Yanne, c'était : « Va dire à cet enfoiré de metteur en scène que je suis prêt. » Ce sont des histoires de grands artistes, ce n'est pas grave.

ELLE. À propos de grand artiste, vous avez travaillé un an avec Richard Avedon, comment cela s'est fait ?

M.M. Grâce à ELLE ! Quand j'avais 18 ans, mes copains s'appelaient Peter Knapp, le directeur artistique du journal ELLE, et Fouli Elia, l'un de ses grands photographes, mon premier amour... J'ai été repérée par Avedon qui m'a proposé de venir travailler avec lui à New York. Pour s'en sortir dans la vie, il faut trois choses : parler anglais, savoir nager et avoir son permis de conduire. Je suis partie ! Je me souviens d'une séance où Avedon avait photographié Anna Magnani. On lui montre les planches en lui disant : « Ne vous inquiétez pas, on va un peu vous retoucher. » Elle a répondu : « J'ai mis quarante ans à faire ces rides, vous n'allez pas me les enlever ! » Un visage est beau parce qu'on y voit ce que vous avez vécu. Je vais avoir 80 ans et je pense que j'entame les plus belles années de ma vie !

ELLE. Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

M.M. Je peux enfin être celle que je croyais que j'étais et qu'on m'empêchait d'être. Le métier d'actrice, c'est effroyable souvent, on veut vous soumettre, on n'encourage pas votre indépendance d'esprit. Moi, j'étais malcommode. C'est un petit miracle, ma carrière ! Aujourd'hui, grâce à la force que m'a donnée Michel, j'ai pris ma liberté à bras-le-corps et j'attends énormément de la vie. ■
« VANIA, VASSIA ET LA FILLE DE VASSIA », de Macha Méril (Liana Levi, 352 p.).





Télérama + Sortir



SUITE DE
NOTRE ENQUÊTE

VIEUX, JEUNES
DEUX GÉNÉRATIONS
DANS LA TEMPÊTE

SECOND VOILET

ET COMMENT VONT LES VIEUX ?

La comédienne
Macha Méril,
notre invitée



VIEUX
L'INVITÉE

Fille d'exilés russes et de Mai 68, elle cultive force de caractère et goût de la liberté. Pour l'actrice et romancière, 80 ans est le bel âge, où l'on frôle un bonheur inconnu.

Macha Méril

Propos recueillis par Yasmine Youssi
Photo Patrick Swirc pour Télérama

Son nom s'est imposé d'emblée. Parce que Macha Méril, née princesse Marie-Madeleine Gagarine, fille d'aristocrates russes exilés en France après la révolution d'Octobre, n'a jamais considéré la vieillesse comme une fatalité. Bien au contraire. Inoubliable *Femme mariée* de Godard (1964), elle s'était lancée dans la production dès les années 1970, avant d'écrire son propre film la décennie suivante, puis de fonder une association – Les Cinquantièmes Jubilantes – destinée à mettre en valeur les quinquas de sa génération à l'orée du nouveau millénaire. Avec l'idée de ne pas subir la pénurie de rôles destinés aux femmes d'âge mûr, sachant qu'au cinéma, celui-ci arrive tôt.

Macha Méril a toujours engrangé les années pour mieux profiter de l'avenir, préférant regarder devant plutôt que regretter son passé. À commencer par cette carrière internationale qui l'a menée de l'Europe aux États-Unis, durant laquelle elle a tourné pour les plus grands, de Rohmer à Buñuel, en passant par Fassbinder, Pialat ou Argento. Elle est ensuite venue au théâtre, s'est mise à l'écriture, n'hésitant pas non plus à partager ses amours et une certaine intimité avec le public. Comme pour lui rappeler que le meilleur reste à venir. À 80 ans (elle en paraît quinze de moins), elle ose avec *Vania*, *Vassia* et *la fille de Vassia* une captivante saga romanesque parue aux éditions Liana Levi, et revient sur scène avec des textes de Marguerite Duras mariés à la musique de Michel Legrand, son dernier mari. Là encore, elle transmet à son pu-

blic comme à ses interlocuteurs une énergie à nulle autre pareille. Le secret de celle qui revendique de ne pas s'arrêter de travailler? Surtout pas de sport, «après les gens ne parlent plus que de ça», de la curiosité, de la jouissance. Et du plaisir.

De quoi le passage des années vous a-t-il libérée?

Libérée a une connotation négative. Je préfère me demander ce que j'ai appris, acquis avec les années. Aujourd'hui, j'ai 80 ans, et c'est franchement le bel âge. Parce qu'il faut du temps pour s'affirmer, pour fourbir ces armes qui vous rendent meilleure. Il faut du temps pour ne plus subir les projets que font vos parents pour vous. La vieillesse n'est pas une calamité, au contraire! Je peux maintenant jouir de l'instrument que je suis devenue, surtout que je ne perds plus de temps à me tourmenter de l'opinion du public, ni de ce que je dois mettre, faire ou dire. Même mon bonheur est supérieur à celui que j'ai pu éprouver par le passé, plus mystique, plus spirituel, parce qu'avec l'âge on frôle des zones inconnues. Il avait été un jour demandé au philosophe Marcel Gauchet quel conseil il aimerait donner aux jeunes: «Chercher ce pour quoi on est fait», avait-il répondu à juste titre. Qu'est-ce d'autre que la vie si ce n'est se trouver? J'ajouterais aussi savoir pour qui on est fait, et ce que l'on est prêt à donner. Nous, artistes, sommes privilégiés dans cette quête parce que nous avons le devoir de vivre avant les autres ce qu'il va advenir pour comprendre notre époque. Je me considère comme un laboratoire pour les générations futures.

À VOIR

Sorcière, au Théâtre de Poche Montparnasse, Paris 14^e.
theatredepoche-montparnasse.com

À LIRE

Vania, Vassia et la fille de Vassia, éd. Liana Levi, 352 p., 21 €.



1940

Naissance
à Rabat,
au Maroc.

1959

Débuts au cinéma
dans *La Main
chaude*,
de Gérard Oury.

1964

*Une femme
mariée*,
de Godard.

1988

La Mouette,
mise en scène
d'Andrei
Kontchalovski.

2008

*Un jour,
je suis morte*
(éd. Albin Michel).





À quoi ressemblaient les seniors de votre jeunesse ?

Ma mère était une femme merveilleuse, issue de l'aristocratie cosmopolite russe. Elle a dû quitter son pays après la révolution de 1917. Elle a connu l'exil, quand ses sœurs étaient déportées en Sibérie. Ma mère a tellement lutté qu'elle recevait la moindre chose positive comme un cadeau, qu'il s'agisse d'un paysage, d'un voyage ou du succès du livre qu'elle a consacré à sa famille à la fin de sa vie. Mais je ne suis pas sûre qu'elle était à l'image de sa génération. En mai 1968, les vieux n'ont pas soutenu les jeunes et ne sont pas descendus dans la rue pour changer la société.

Les jeunes de Mai 68 ont-ils vieilli différemment ?

J'en ai assez d'entendre que Mai 68 était une révolte d'étudiants. Ça a été un changement considérable. La société s'est déclassée, débridée. Rien n'était plus pareil. Et ce sont les jeunes de l'époque qui ont mis au monde les écolos d'aujourd'hui. Ils ont élevé des enfants qui refusent de manger de la viande, veulent travailler dans l'humanitaire. Là est la grande différence entre ceux qui avaient 20 ans en 1968 et leurs parents : ils ont éduqué leurs enfants pour qu'ils se révoltent. Ce que j'avais fait à cette époque-là. Mon père est mort du typhus lorsque j'avais 5 ans. Nous avions alors quitté Rabat, au Maroc, où il était ingénieur agronome et où je suis née, pour Bagnolet. Ma mère a fait comme elle a pu, avec rien. Contrairement à mes sœurs, qui espéraient intégrer en France un milieu équivalent à notre milieu d'origine, j'ai vite compris que je n'étais pas une aristocrate russe mais une prolétaire. Je devais me battre. Ma chance ? J'étais jolie et j'avais des amants de gauche. On m'invitait partout. Alors j'ai regardé, observé tout ce qu'il y avait autour de moi. Personne ne s'est méfié. À tort. Car les grands parcours de femmes commençaient souvent comme ça. Colette, qui était belle à croquer, est arrivée à observer le monde par la voie du sexe.

« J'ai vite compris que je n'étais pas une aristocrate mais une prolétaire. Ma chance ? Être jolie et avoir des amants de gauche. »

Hier comme aujourd'hui, vous n'avez jamais hésité à parler ouvertement de sexualité...

Il faut cesser de réduire le sexe à la pénétration ou à la taille du pénis. C'est autre chose. Il est partout, dans la volupté que procure le soleil, dans les amitiés amoureuses, dans l'ambition politique, dans le sport, dans la séduction, dans la cuisine... Il s'agit d'abord et avant tout d'être branché l'un sur l'autre, et pas forcément pendant l'acte sexuel. Percevoir ensemble quelque chose qu'on ne maîtrise pas, qu'on ne sait pas. Il m'est arrivé d'avoir un orgasme juste en dînant avec quelqu'un. Là aussi, l'âge joue. Plus on a rencontré de gens, observé comment les autres vivent, plus on ose. Et puis le plaisir et la jouissance nous rajeunissent.

Quand avez-vous eu le sentiment d'atteindre l'âge mûr ?

Ça n'existe pas l'âge mûr, vous continuez à être vous-même. J'ai eu une ménopause normale. Il faut cesser de l'envisager

comme une date de péremption. Au fil des ans, les connaissances s'affinent, alors j'ai plutôt le sentiment de commencer à ressembler à ce que je suis vraiment. J'ai longtemps tourné autour de la littérature depuis mes études de lettres à la Sorbonne. Le cinéma m'a attrapée, me permettant de gagner avec un film plus que mes deux sœurs en une année. Le premier frigo à être entré dans la famille, c'est moi qui l'ai acheté. L'écriture est venue plus tard, par étapes, d'abord avec des bouquins de cuisine, puis des romans, des récits. *Vania, Vassia et la fille de Vassia*, mon premier livre romanesque, est paru au printemps dernier. Pour cela, j'ai respecté le genre à la lettre. J'ai écrit un roman palpitant, solide historiquement, avec des descriptions mais pas trop, des découvertes, des personnages intéressants.

Vous n'auriez pas pu l'écrire avant ?

Ce livre est un pied de nez au destin. J'ai vécu six années merveilleuses avec Michel Legrand, qui, chaque jour, me demandait si j'avais trouvé un sujet sur lequel écrire. Je savais qu'il attendait beaucoup de moi, mais je n'arrivais pas à m'y mettre tant j'étais débordée, m'occupant autant de sa carrière que de la mienne. Et puis je l'ai vu décliner. Un jour, il est revenu d'un concert à la Philharmonie de Paris. Il y avait joué pour la première fois de sa vie parce qu'on lui en avait longtemps barré l'accès, le considérant comme un auteur de chansons indigne d'y être invité. Il en souffrait. Michel savait qu'il était un grand compositeur. À son retour de la Philharmonie, il était à ramasser à la petite cuillère. Mais si fier. Il l'avait fait pour moi. En amour, on veut se mériter l'un l'autre. La nuit même, j'ai eu l'idée de mes Cosaques. De ces hommes à qui l'histoire a finalement donné raison au bout d'un siècle, puisqu'ils étaient persuadés que le pays qu'ils avaient fui après la révolution, cette Russie non industrielle, orthodoxe, si fervente, ne pouvait basculer dans le communisme. Leur histoire n'est pas la mienne. Mais j'ai su y glisser des choses que j'avais vécues, l'immigration, la manière dont on en sort. Comme un véritable écrivain, j'ai exploité ma mémoire en la construisant. Michel a pu lire les cent premières pages et il en était heureux parce que ce livre était l'aboutissement de notre histoire.

Quand votre âge a-t-il commencé à poser problème au cinéma ?

J'avais créé l'association des Cinquantièmes Jubilantes parce que les femmes de 50 ans n'étaient presque plus représentées à l'écran. Le cinéma est un art jeune. Producteurs et réalisateurs ont souvent le même âge et ne s'intéressent qu'à leurs problèmes de trentenaires. Pour les autres, les rôles sont rares. J'ai eu la chance immense d'avoir 20 ans au moment de la Nouvelle Vague – dont Godard était le roi. Ce courant qui, naturellement, émanait d'une société en ébullition a rehaussé le cinéma au niveau des autres arts. On n'a plus filmé de la même manière. En France, ça a duré dix ans. Ensuite, on est revenu à un cinéma narratif issu d'une littérature populaire, auquel je n'adhère plus. La plupart du temps, je le trouve sec, intellectuellement sans audace. Il est rare aujourd'hui que j'en vie un rôle. Sauf dans les films iraniens ou russes de Sebrennikov et Zviagintsev. Comme l'argent de la télé finance désormais le septième art, on fait des films de société, bien-pensants, sur des petits paysans, des petits mé-



»» decins, des femmes violées ou des hommes seuls. Ils sont dans le droit fil de ce qui se dit dans les débats à l'antenne ou dans les journaux. Or le cinéma, c'est d'abord le mariage du son et de l'image. Et il doit toujours être en avance sur son époque, regarder plus loin.

Comment joue-t-on le vieillissement ?

Chaque métier a son moment héroïque : la première dent de sagesse à arracher pour un dentiste, la première pierre posée pour un architecte, remonter le temps pour un comédien. Il y a quelque chose d'excitant à vieillir ou à rajeunir au cinéma. Cela relève toujours d'un petit miracle. Que va-t-on chercher dans ces moments-là ? Je ne sais pas. J'ai beaucoup regardé ma mère pour essayer de comprendre ce qu'il se passe lorsque le déficit physique est contrebalancé par une acuité des sens. L'humour, l'esprit se développent. Une certaine distance aussi. On s'améliore, et c'est merveilleux.

Votre manière de jouer a-t-elle changé avec les années ?

Là aussi on s'améliore avec l'âge. Voilà pourquoi je préfère souvent les œuvres tardives des créateurs. Mais ça m'énerve toujours qu'on me parle de mon métier : je n'ai pas de métier, je ne suis pas actrice, ni transformiste. Plutôt une femme qui s'exprime à travers le théâtre, le cinéma, la littérature, la cuisine ou les conversations que je peux avoir. Aussi j'essaie toujours de glisser dans chacun de mes rôles un message qui m'est propre, sur la condition féminine par exemple. J'arrive sur scène ou sur un plateau avec un capital que je mets à disposition pour enrichir mes personnages, en donnant ce que j'ai compris de la vie. Il faut que ma présence serve à quelque chose, c'est une question de dignité. Il m'a fallu du temps pour en arriver là. À mes débuts, chez Godard notamment, je reproduisais les souhaits du réalisateur. Aujourd'hui, je considère que prendre la parole est un devoir. Et de l'orgueil aussi. Comme tous les immigrés, j'ai le sentiment que je dois faire mieux et remercier pour la tâche qui m'a été confiée. « Être et ne pas paraître », en français dans le texte, était la devise inscrite sur le blason des miens en Russie. « Être », comme être présent au monde, mais aussi jouir et avoir du plaisir à vivre. « Ne pas paraître » renvoie aux nouveaux riches. À ces gens qui trichent et veulent se hisser à une place qui n'est pas la leur. Il faut savoir rester humble.

Comment avez-vous supporté la protection imposée aux seniors pendant le confinement ?

Ce n'était pas audible pour moi : je ne me rends pas compte que j'ai plus de 65 ans. Les politiques sont pauvres en ce moment parce que les intellectuels manquent à l'appel. Le marketing a pris le dessus, y compris sur la pensée. Où sont-ils ? Qui montre le chemin ? Michel Onfray ou Raphaël Enthoven vendent leur littérature comme s'ils exerçaient un métier de commerce. La pandémie, le confinement ont sonné l'alerte. Beaucoup de gens se sont rendu compte qu'ils menaient une vie de con et ils ont commencé à reconsidérer leur existence, à comprendre qu'ils devaient travailler et gagner un peu moins. Ce qui me permet de rester optimiste.

Vous reconnaissez-vous dans les revendications des jeunes femmes d'aujourd'hui ?

Je préfère qu'elles se renforcent pour être capables de rembarquer les hommes qui veulent abuser d'elles plutôt que de taper sur les mecs en disant que tout est de leur faute. Car ce n'est pas de leur faute mais celle de la société tout entière si, depuis la nuit des temps, les femmes sont le peuple soumis, le peuple vaincu, même si ce siècle est celui de leur émancipation. En 1966, la pilule, et donc le fait de maîtriser la procréation, a tout changé : le couple, le rapport aux enfants, aux hommes et à la société. Mais il est une chose qu'il ne faut pas détruire : le jeu de séduction entre les sexes.

Vous avez vécu avec des hommes plus jeunes.

Je ne m'en apercevais pas, surtout que j'avais l'air plus jeune qu'eux ! Vivre avec un homme plus jeune active plusieurs fibres : amoureuse, maternelle et créatrice. Je savais qu'ils me quitteraient. Mais je prenais plaisir à les éveiller et à les pousser vers leur chemin. J'étais comme un tremplin pour eux. Aujourd'hui, je crois que cette différence d'âge est entrée dans les mœurs.

« Avec l'âge, le déficit physique est contrebalancé par l'acuité des sens. L'humour, l'esprit se développent. On s'améliore, c'est merveilleux. »

Le regard porté sur le couple que vous avez formé avec Michel Legrand était-il différent ?

Les gens nous touchaient dans la rue, comme si nous étions des icônes, parce que notre couple disait que le grand amour peut arriver à tout âge. Nous nous étions connus en 1964, mais nous n'étions pas libres à ce moment-là. Le fait d'avoir pu nous retrouver, d'exprimer notre amour a donné beaucoup de courage, aux femmes notamment. Tout devenait possible. Notre couple était au-delà de l'amour. Comme si Michel était moi et que j'étais lui, aujourd'hui encore, par-delà la mort. Il y a quelque chose qui relie Dieu et l'amour. On est dans le même secteur. Voilà pourquoi je suis toujours étonnée de voir combien, en France, on se gave d'adultère. Le théâtre, la littérature, le cinéma s'en repaissent. C'est un sport national. Or il n'y a rien de plus atroce à mes yeux. Si on n'aime plus quelqu'un, on le quitte.

Pour vous, un visage est beau parce qu'on y voit ce que vous avez vécu. Que voulez-vous qu'on retienne du vôtre ?

Je suis farouchement contre la chirurgie esthétique parce que cela revient à tricher sur ce que le visage exprime. Tous les actes de la vie y laissent une trace. Ce qu'on a fait de bien et de mal. La question n'est pas d'être moral mais d'avoir vécu à fond les choses. Je ne me suis pas économisée. Je n'ai pas fui. Lorsque la vie vous envoie un signal, il faut y aller, vivre ce qu'elle propose, même quand on sait que ça va faire mal. Il est important de savoir qui on est à travers ces expériences-là, tout en essayant d'y laisser le moins de plumes possible. J'ai eu la chance de vivre suffisamment d'insuccès pour qu'on ne me tape pas dessus. Le succès fragilise davantage ●



*Culture*livres



MACHA MÉRIL
Vania, Vassia
et la fille de Vassia

☞ Vania, Vassia et la fille de Vassia, de Macha Méril, Éditions Liana Levi, 352 p., 21 €.

ROMAN

UNE SAGA cosaque

À son titre *Vania, Vassia et la fille de Vassia*, rythmé comme les paroles d'une chanson, Macha Méril aurait pu ajouter « et moi », car cette fille d'un prince russe exilé en France a glissé beaucoup de son âme et de son cœur dans ce roman flamboyant. Comédienne au charme délicat, fan de cuisine et de musique, Macha Méril a l'art de raconter des vies qui, entre tragédie et comédie, nous enveloppent d'un parfum d'aventure et de passion. Après avoir fui la Révolution d'octobre, une communauté cosaque se retrouve en Corrèze, à élever des chevaux. Mais nous sommes en 1939. Que faire face à la guerre, face à Staline, à Hitler ? À chacun son destin dans cette galopante saga familiale. **B. B.**





QUARTIERS LIBRES / À L'AFFICHE



CINÉMA ET LITTÉRATURE

MACHA MÉRIL, AU NOM DE LA RUSSIE ÉTERNELLE

La comédienne signe un superbe roman « russe » sur une famille cosaque émigrée en France après 1917 et plongée dans les tourbillons de l'histoire de son pays d'accueil.

Pour sa sixième édition, en cette année des « Saisons russes », le Festival du film russe de Paris (1) s'est trouvé une marraine de choix : Macha Méril. Entre une soirée hommage à Sergueï Bodrov (*Le Prisonnier du Caucase, Mongol...*), une présentation (en sa présence) de l'œuvre d'Alexandre Sokourov (*Moloch, L'Arche russe...*), des projections de films en compétition sous l'arbitrage d'Emmanuel Carrère et une carte blanche à Mosfilm, la comédienne viendra, le 4 mars, au cinéma Le Balzac, présenter son beau roman, *Vania, Vassia et la fille de Vassia* (2).

Dense, échevelé, ambitieux, ce roman d'aventures plein de bruit, de fureur et de passion suit les destins de deux cosaques et de la fille de l'un d'eux dans la France du XX^e siècle. La comédienne en profite pour brosser un tableau minutieux et flamboyant des émigrés russes partagés entre leur nostalgie pour un pays englouti depuis 1917 sous une couverture rouge sang, le désir intense chez certains de débarrasser leur patrie du communisme (jusqu'à s'engager

auprès de l'armée allemande derrière le général Vlassov entre 1941 et 1944...) et la soif d'intégration et de réussite dans le pays qui les a accueillis.

Entre un élevage de chevaux en Corrèze, de beaux appartements parisiens, le Raspoutine, des banquettes de taxis fatiguées comme leurs chauffeurs, on croise Kessel, Gary, de Gaulle, Mendès France, Cohn-Bendit, Mitterrand. On jubile surtout devant la confirmation du talent de la veuve de Michel Legrand pour chanter, mieux que personne, ce sentiment que Russes et Français partagent et échangent avec la même fougue, dans la vie comme dans les arts : l'amour.

Ou plutôt : l'amour fou.

Jean-Christophe Buisson



(1) « Quand les Russes nous étonnent », Paris, du 2 au 9 mars, dans 4 cinémas et le Centre spirituel et culturel orthodoxe russe (Quandlesrusses.com).
(2) Liana Levi, 345 p., 21 € (en librairie le 5 mars).



Culture

Macha Méril, à la cosaque

Fille d'aristocrates exilés, l'actrice n'avait pas encore écrit son roman russe. Avec Vania, Vassia et la fille de Vassia, elle a finalement choisi la fiction pour raconter l'âme du pays des origines.

En arrivant par la longue allée bordée de platanes, on aperçoit de très loin la flamme de sa robe rouge sur le perron : Macha Méril a un sens exquis de la théâtralité. Elle nous fait l'honneur de nous recevoir dans sa demeure des environs de Montargis (Loiret), qui fut de longue date le refuge intime de Michel Legrand, son grand amour retrouvé sur le tard et décédé il y a un an. Elle nous conduit vers le salon où veille comme une sentinelle le grand piano noir. La comédienne et écrivaine entretient avec gourmandise l'art de la conversation, vive, drôle et érudite, avec 10 projets en tête – dont un festival de musiques de film et de comédies musicales, en hommage au compositeur.

LA VIE. Quelle est la genèse de votre roman russe ?
MACHA MÉRIL. Il est né de liens mystérieux qui vont au-delà de la littérature. Je l'ai écrit en trois mois, la nuit, à l'hôpital, au chevet de Michel Legrand. Ce livre n'est pas un livre, mais une réponse qui lui est destinée... Durant nos six années passées ensemble, il me talonnait pour que j'écrive. Et il était dans l'exigence de l'excellence autant pour les autres que pour lui-même. Je me suis souvenu d'une amie, fille de Cosaques, qui m'avait confié de nombreuses histoires : je tenais l'idée. N'en déplaise aux éditeurs qui me poussaient à raconter ma lignée princière – les traîneaux qui filent dans la neige et tout un falbala imaginaire... –, je suis née au Maroc et j'ai vécu en France. Quant aux princes russes, ils sont allés au goulag comme les autres ! Toute ma famille a disparu des deux côtés. Mes grands-parents sont morts assaillis par le froid ; le peuple a tant souffert, de la révolution de 1917 à la mort de Staline... Alors, je ne voulais pas parler de moi. D'autant que, dans

l'autobiographie, on a non seulement des pudeurs, mais on se ment à soi-même. On va beaucoup plus au cœur des choses quand on parle des autres.

Néanmoins, votre héroïne, Sonia, fille de Cosaques exilés, ne parle-t-elle pas beaucoup de vous ?

M.M. Mon personnage mène la vie que j'aurais aimé avoir, si je n'avais pas été si pauvre à 16 ans. J'ai perdu mon père trop tôt, et ma mère se débrouillait avec un art du système D sans doute un peu slave. Mais nous étions tellement fauchés ! Il fallait s'en sortir,

et le cinéma s'est présenté. J'ai lâché la Sorbonne pour enchaîner les tournages, c'était mon destin. Sinon, j'aurais sans doute viré vers Sciences-Po, car je pense que j'étais faite pour la politique, à l'exemple de mon héroïne. Pauvre et orpheline, Sonia a la chance de rencontrer une sorte de mécène qui lui paye

ses études. Mon roman m'a conduite à faire des recherches historiques sur la Seconde Guerre mondiale. Je voulais que le récit commence là, par le drame des Cosaques qui se sont engagés aux côtés de la Wehrmacht, pensant que Hitler pourrait les débarrasser des bolcheviques.

Mais pourquoi ce choix des Cosaques comme personnages principaux ?

M.M. Parce qu'ils incarnent une fidélité à la Russie et à l'orthodoxie. Ils sont pur sucre ! Mais attention, les Cosaques ne correspondent ni à une ethnie, ni à un lieu géographique, ni à une classe sociale. C'est un ordre militaire, aux régiments formés dans une école extrêmement stricte. Soldats aguerris, ils étaient

« Quand la révolution est arrivée, toute la famille de ma mère a été déportée. Plus tard, elle a retrouvé par miracle ses deux sœurs. »



surtout d'excellents cavaliers aux techniques sophistiquées : sur le front, grâce à la longue crinière de leurs chevaux, ils se glissaient sous les bêtes pour manier le sabre sans être repérés. Ils appartenaient à la garde impériale, et la plupart ont défendu le tsar jusqu'à la mort. Ils ont été chassés par l'Union soviétique non seulement parce qu'ils incarnaient l'excellence tsariste, mais aussi à cause de leur orthodoxie. Leur sens de l'honneur a quelque chose de très profond.

Malgré leur antisémitisme, leur violence, leur machisme de grande notoriété...

M.M. On ne peut le nier. Mais le paradoxe est que le raffinement côtoyait la brutalité. Et s'ils ont été si nombreux à être embauchés à leur arrivée en France dans les usines Renault à Boulogne-Billancourt ou chez Hutchinson à Montargis, c'est parce que ces hommes étaient fiables, disciplinés, infatigables. À Montargis, on leur a même construit une chapelle orthodoxe dans l'usine ! Tous les porteurs de la gare du Nord étaient cosaques. Quant à l'art équestre, il leur a ouvert le monde du spectacle et du cirque – la plupart des entraîneurs de Bartabas sont des fils de Cosaques. Pendant l'entre-deux-guerres, on comptait à travers la France de nombreuses communautés, dans le Jura, en Ardèche et en Corrèze, comme dans mon roman : des agriculteurs et des éleveurs de

MACHA MÉRIL
avec des descendants de Cosaques exilés à Montargis, en février 2020. Pour l'actrice, ils incarnent la fidélité à l'âme russe.

chevaux qui vivaient dans la pauvreté. Tous ces gens-là étaient assis sur leurs valises et attendaient le retour au pays. La communauté des Cosaques n'existe plus...

Mais ils restent pour vous la quintessence de l'âme russe ?

M.M. On ne peut pas être plus russe que les Cosaques. Car les grandes familles comme celle de mes aïeux étaient plutôt cosmopolites. Ma mère racontait comment, durant son enfance, dans l'immense domaine familial d'Ukraine, on parlait chaque jour à tour de rôle la langue de l'une des gouvernantes : il y avait une gouvernante allemande pour l'instruction, une anglaise pour les bonnes manières, une française pour apprendre à faire les confitures et pour déniaiser les garçons... Quant à la russe, elle était là pour l'affection, la musique et la consolation. Dès leur plus jeune âge, les enfants parlaient quatre langues, même s'ils souffraient aussi d'engelures en raison du manque de chauffage. Des gaillards dormaient dans la cuisine, l'un pour le bois, l'autre pour l'eau : c'était l'an mil ! Puis la révolution est arrivée, et toute la famille de ma mère a été déportée. Plus tard, elle a retrouvé par miracle ses deux sœurs. À la mort de Staline, on leur a rendu leurs passeports avec un tampon « Déportées par erreur »... Elles sont descendues à pied de la Sibérie jusqu'à la Crimée. À 70 ans,



elles ont dû construire une maison de leurs mains, en volant des planches et des boulons sur les chantiers. Comme dans les familles juives, ma mère gardait pour elle le poids de ses souvenirs.

Les traditions ont-elles perduré, malgré tout ?

M.M. Après la chute du mur de Berlin, on a vu débarquer de nombreux Russes dans les familles exilées, avides de réapprendre à faire des blinis ou du bortsch... Ils sont allés au cimetière orthodoxe de Sainte-Geneviève-des-Bois pour voir comment fabriquer des croix, c'était assez bouleversant. Dans le roman, la phrase que je rapporte de Boris Eltsine en visite à Paris – « Vous (...) avez emporté la Russie avec vous, ramenez-la » – est historique. Comme Sonia, j'ai fait le voyage en Ukraine. Après la mort de ma mère, en 1993, accompagnée d'une équipe de cinéastes roumains, j'ai retrouvé sa maison de famille, qui était devenue un hospice pour les vieux, au toit rapiécé de tôles, dans le dénuement le plus total. Le médecin m'a tout de suite demandé s'il était possible qu'on lui envoie depuis la France une table d'opération... C'était un voyage initiatique, qui a aussi remis les choses en place pour la marxiste que j'ai été – comme beaucoup de gens de ma génération –, et dont le cœur penche toujours à gauche...

LE MYSTICISME ORTHODOXE a été perpétué par les Cosaques émigrés, embauchés par Hutchinson, qui leur a construit une chapelle au sein même de l'usine de Montargis.

D'où vient notre fascination pour l'âme russe ?

M.M. J'ai ma petite explication... Mon ancêtre Vladimir, « le Soleil rouge », fondateur de la Russie en 988, cherchait le moyen de fédérer toutes les peuplades nomades, sauvages et païennes conquises le long de la Volga. Il a fait un voyage à Constantinople, où il a été ébloui par les ors, les encens et les chants : il est revenu en Russie avec l'orthodoxie – déjà décadente et pas très chrétienne, car d'une sauvagerie épouvantable... Il a surtout rapporté le théâtre, la musique et les arts. À mes yeux, les orthodoxes ne sont pas vraiment des chrétiens, mais avant tout des artistes. Un prince russe pouvait épouser une danseuse car la frontière est très mince entre l'art et la religion. Si les Russes excellent dans les arts et fascinent les Français, c'est parce qu'ils mettent leur mysticisme. Prokofiev et Stravinsky font plus que de la musique : on a là non seulement le goût du spectacle et de la splendeur, mais aussi la volonté de dépasser la condition humaine. À mes yeux, la foi et le besoin de beauté sont pratiquement la même chose. Je ne me pose pas la question de savoir si je suis croyante : je suis fidèle tout ensemble à mes origines russes et à ma formation marxiste ! C'est le paradoxe qui permet de rester humain. Il demeure la plus précieuse des garanties de tolérance. **INTERVIEW MARIE CHAUDEY**

PHOTOS CYRIL MOREAU/BESTIMAGE



À LIRE

Vanja, Vassia et la fille de Vassia, de Macha Méril, Liana Levi, 21 €.



POURQUOI ÇA MARCHÉ

L'affaire est dans le cosaque Roman teinté par sa vie de Macha Méril

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Macha Méril, alias Maria-Magdalena Vladimirovna Gagarina, est la fille d'aristocrates russes ayant émigré après la révolution de 1917. Née en France, elle a pris un pseudonyme pour sa carrière d'actrice. *Vania, Vassia et la fille de Vassia* n'est pas son premier roman et elle a aussi publié des livres de cuisine, dont un *Joyeuses Pâtes* (1986) à succès. Dans ce dernier titre, dédié à son mari récemment disparu, Michel Legrand, elle revisite de manière fictionnelle ses origines.

1 Pourquoi des cosaques ?

Le point de départ se situe en Corrèze à La Motte, dans une communauté émigrée en France depuis une vingtaine d'années, après avoir fui la révolution. Ce sont des cosaques, ce qui renvoie à une fonction, un ordre militaire strict, à une forme de neutralité politique. «*Les cosaques sont des hommes libres, ils ne dépendent de personne ni ne comptent sur l'aide de quiconque. Il ne faut pas chatouiller leur susceptibilité, ni leur donner des ordres. Ils lèveront le drapeau impérial, puis le drapeau cosaque sur le mât devant la chapelle comme tous les matins et ne signeront aucun papier.*» Les familles imaginées par Macha Méril vivent dans un

environnement rural, avec leurs chevaux, dans la tourmente et les privations de la guerre qui commence. Ces troupes blanches, heureuses d'avoir trouvé une terre d'accueil en France, constituaient une forme d'émigration silencieuse et méconnue, sur laquelle l'auteure a voulu axer sa fiction.

2 Pourquoi la fille de Vassia ?

Le titre a des airs de comptine, *Vania, Vassia et la fille de Vassia*. Le personnage principal est en réalité la fille de Vassia, Sonia. Née en 1929, elle a 10 ans quand le roman démarre. Son père Vassia, veuf, a soif d'action et bout de rejoindre l'armée allemande, tandis que Vania préfère rester avec sa famille, sa femme et ses deux fils. La petite Sonia, douée et intelligente, dotée d'une délicieuse voix de soprano, va enchaîner les tuteurs bienveillants, une série de héros à la française qui va de l'instituteur du village au hobereau local. Le comte Charles de La Barrière, trente-cinq ans de plus que sa protégée, va ainsi la prendre sous son aile et financer sa formation scolaire et musicale. C'est le parcours hors du commun d'une orpheline émigrée, qui change de nom pour réussir, qui entrera à l'ENA, accompagnera Pierre Mendès France à Berlin-Est rencontrer Molotov après la guerre.

3 Pourquoi cette impression de pittoresque ?

Cette saga allie l'histoire française depuis la Seconde Guerre mondiale, avec les échos du front, des réseaux de résistance incarnés par un jeune juif, Raphaël Apfelbaum, dont Sonia tombe amoureuse, et la culture russe, ses chants, sa langue, sa religion. On y croise Romain Gary et Joseph Kessel, à qui Sonia fait dédicacer *l'Armée des ombres*, et qui aura cette phrase en apprenant que Sonia à la voix de rossignol moscovite est née en Corrèze : «*Les Russes sont comme le persil, ils sont partout !*» Personnage positif et sensible, sans doute formé de l'étoffe autobiographique de son auteur, Sonia n'oubliera pas ce qu'elle doit à ses bienfaiteurs. Un hymne à l'immigration réussie, peut-être une forme de généreux remerciement. ◀



MACHA MÉRIL VANIA, VASSIA ET LA FILLE DE VASSIA
Liana Levi, 340 pp., 21 €
(ebook : 15,99 €).



Macha Méril

UN ROMAN RUSSE

Alors que paraît *Vania, Vassia et la fille de Vassia* chez Liana Levi, Macha Méril nous a emmenés au cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois sur les traces de son héroïne, Sonia. Conversation dans les allées avec une princesse, digne descendante des premiers maîtres de Novgorod et de la famille Gagarine. *Propos recueillis par Nathalie Six Photos Julio Piatti*

O n l'avait quittée il y a un an, à l'enterrement de Michel Legrand, le grand amour de sa vie. Elle avait annoncé dans la foulée la création d'une fondation en mémoire du compositeur et lançait un projet fou autour de leur château à Vimory, dans le montargois. Promesse tenue. La première édition de son festival aura lieu cette année à l'automne. Entre deux concerts et commémorations, la veuve du compositeur aux trois Oscars a trouvé le temps de mettre un point final à son roman commencé à l'hôpital en veillant le musicien. Publié par Liana Levi, *Vania, Vassia et la fille de Vassia*, retrace le destin d'une orpheline, Sonia, née au sein de la communauté cosaque de France dans les années 1930. Repérée pour ses dons musicaux, la jeune fille devient la protégée d'un aristocrate corrézien, puis de la veuve d'un général à Paris. Malgré une carrière politique amorcée auprès de Mendès-France, rien ne la détournera de sa quête pour retrouver son père. En entremêlant habilement souvenirs de sa propre enfance, récits de Russes blancs ayant fui la révolution bolchevique et grands épisodes politiques du XX^e siècle, celle qui jouait encore au théâtre l'année dernière une pièce de Stefan Zweig acquiert ses lettres de noblesse sur la scène littéraire.

Comment est né ce livre ?

MACHA MÉRIL : Depuis mon premier livre *La Stav*, paru en 1982, les éditeurs n'ont eu de cesse que j'écrive sur ma famille, mais cela m'agaçait. C'est comme si on ne faisait pas confiance à mes talents de romancière ! En outre, j'ai deux sœurs qui me crèveraient les yeux si je révélais des détails sur notre famille. Les Français sont fascinés par la noblesse russe en exil, ces aristocrates devenus parfois chauffeurs de taxi, maîtres d'hôtel...

Pour évoquer son nouveau roman, aucun lieu n'est plus à propos que le cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois. En 2007, le gouvernement de Vladimir Poutine a versé 700 000 euros pour l'entretien du lieu. Un an plus tard, 100 000 euros seront attribués au musée privé de Courbevoie dédié à la mémoire des officiers cosaques de l'armée tsariste.





« Être fille
d'immigrés
oblige à une
certaine
audace. Et
l'audace n'est
jamais loin
de la liberté. »

Qui étaient les Cosaques ?

Ce n'est pas une ethnie, ni un groupe défini géographiquement, encore moins une secte ou une idéologie. C'est un ordre militaire très strict, qui existe encore à Novotcherkassk. Ces soldats d'excellence, à l'instar des mousquetaires ou des samouraïs, étaient originaires de Sibérie, du Kouban, du sud de la Russie, des Balkans, du Don... Napoléon avait dit : « Donnez-moi deux régiments de Cosaques et je peux conquérir l'Europe et même le monde. » Ils fai-

saient partie de la garde impériale.

Pourquoi ont-ils choisi la France ?

Parce que ce pays était celui des droits de l'homme, un pays libertaire. Après la révolution de 1917, ils ont dû fuir avec leurs familles. Leur immigration ne ressemble à aucune autre, elle a été silencieuse. La France les a accueillis et ils ont voulu montrer une certaine forme de gratitude. Parmi eux, on trouvait des éleveurs de chevaux, comme dans mon roman, c'est le cas le plus classique ; il y en a même eu dans la troupe de Bartabas ! On en trouve dans de nombreux cirques. Il y avait aussi des ouvriers – comme à Boulogne-Billancourt chez Renault ou à l'usine de pneumatiques Hutchinson près de Montargis –, des agriculteurs, des porteurs de la gare du Nord. Ils acceptaient des tâches ingrates.

Contrairement à votre héroïne, vous descendez par votre père de l'un des fondateurs de l'empire...

Mon ancêtre Vladimir « le rouge » appartenait à la maison des Riourikides (fondée par Riourik le Viking), qui est la vraie dynastie, antérieure à celle de Pierre le Grand. Wantant fédérer les peuplades païennes et nomades appelées Rus', il a cherché une religion suffisamment forte pour les unir. Il a étudié l'islam, a découvert de l'autre côté du Dniestr les Khazars, les ancêtres des Ashkénazes, puis s'est rendu à Constantinople. Il a décidé de se convertir au rite

Ces clichés masquent une tragédie. Les Russes eux-mêmes n'ont pas toujours envie que l'on sache la vérité. Ils restent pudiques sur les conditions dans lesquelles ils sont arrivés. L'idée de ce livre m'est apparue une nuit de décembre 2018. Je jouais au Théâtre Montparnasse à l'époque. Michel, lui, revenait d'un concert à la Philharmonie. Il était aux anges car il avait réussi à tout jouer ! Il savait que ce serait son dernier concert.

Votre héroïne, Sonia, est la fille d'un Cosaque, Vassia. Elle est pauvre, orpheline, mais possède un appétit de vivre inentamable et une intelligence qui forcent l'admiration de son entourage...

Je me retrouve parfois en elle. C'est une femme qui a traversé la seconde partie du XX^e siècle, en s'intéressant au monde et aux grands changements de son époque. J'ai vite compris que je pourrais, à travers elle, parler de tout ce que j'avais entendu et vu. La mémoire est un tamis, elle garde certaines choses et en oublie d'autres, mais on ne choisit pas forcément. Cela a été instinctif. Je voulais que mon héroïne démarre très bas dans l'échelle sociale.

Avez-vous eu une enfance difficile ? Étiez-vous isolées avec votre mère et vos sœurs ?

Même si j'étais fille d'émigrés, déclassée et déplacée, je n'avais pas le sentiment d'être miséreuse. Il nous restait quelques cuillères en argent avec le blason familial. Être fille d'immigrés oblige à une certaine audace. Et l'audace n'est jamais loin de la liberté.



Page de gauche, Macha Méril se recueille devant la tombe du danseur et chorégraphe Rudolf Nouréev. Décorée par Ezio Frigerio, elle est revêtue de mosaïque, sous la forme d'un kilim recouvrant les malles de l'errance. Dans le cimetière, l'église de la Dormition-de-la-Mère-de-Dieu a été consacrée en 1939. La comédienne et romancière chez elle à Paris, dans une création de son styliste de prédilection, Courrèges.

byzantin en épousant une princesse, Anna Porphyrogénète. Ce qu'il faut retenir de l'histoire, c'est surtout qu'il est revenu à Kiev avec le théâtre, la musique, la peinture et les icônes ! Ce qui caractérise le plus les Russes à mes yeux, c'est ce besoin de représenter l'absolu que nous avons tous en nous.

Parlez-vous russe ?

Non, malheureusement. Ma mère* a cessé de nous parler russe à la mort de mon père... et je n'avais que 4 ans ! Elle était polyglotte et appartenait à cette génération d'aristocrates russes qui maniaient quatre langues dès la petite enfance. Elle avait eu quatre gouvernantes : une Anglaise pour les bonnes manières, une Française pour les confitures et... le dépeçage des garçons !, une préceptrice allemande pour la partie scolaire et la Russe, la Niania, pour les câlins et les berceuses. À table, chaque jour, ils utilisaient une langue différente.

Michel Legrand est dissimulé dans votre livre qu'il attendait lui aussi avec impatience. Il savait que vous le portiez en vous ?

Michel attendait le meilleur de moi. On se stimulait l'un l'autre. Je le poussais à composer des concertos, des symphonies ; mais il était freiné par sa vie passée, ses musiques de film, le jazz... il n'osait pas, il avait une forme de timidité envers la musique classique.

A-t-il eu le temps de lire votre roman ?

Il a lu les cent premières pages alors qu'il était déjà hospitalisé. De son lit, il me regardait, il se penchait pour voir si j'écrivais. Cela me donnait une énergie incroyable, j'écrivais pour lui aussi, je voulais lui don-



ner de la force et lui prouver que la vie était là. Il me disait : « Ce n'est pas très grave la mort. » C'est un passage, j'ai écrit le premier jet en trois mois ; bien sûr j'ai fait ensuite toutes les vérifications historiques nécessaires, mais j'étais poussée par l'urgence. ●

Vania, Vassia et la fille de Vassia, éditions Liana Levi, 340 p., 21 euros.

* **Blonds étaient les blés d'Ukraine**, de Marie Gagarine, Robert Laffont.



Macha Méril L'âme russe, de la Corrèze à Paris

Romantique et fougueux, à l'image de son auteure, le nouveau livre de Macha Méril offre une plongée romanesque dans la vie de familles de cosaques réfugiées en France en 1917. Évasion garantie.

« IL FALLAIT que j'écrive ce livre, depuis le temps que mes éditeurs le réclamaient ! s'exclame Macha Méril. Je vais avoir 80 ans cette année, et j'avais tant de remerciements à faire. À mes parents, qui ont choisi la France, patrie des droits de l'homme. À la littérature, grâce à laquelle on peut dire une vérité que l'on n'exprimerait pas autrement. À mon mari, Michel Legrand, qui me demandait incessamment de me mettre à l'ouvrage... »

La romancière a ainsi commencé à écrire alors qu'elle veillait le grand compositeur en train de s'éteindre. Elle s'est attelée à raconter une histoire proche de ses racines pour rendre hommage au peuple russe, sa détermination, sa fidélité, son amour de la musique et du théâtre, « si lié à la foi orthodoxe », assure-t-elle. « Je viens d'une famille aristocrate russe cosmopolite, qui parlait couramment le français. Mes parents sont devenus horticulteurs. Je reste admirative devant leur formidable capacité d'adaptation. Ils ont su repartir de zéro. »

Fille du prince Wladimir Gagarine et de Marie Belsky, Macha Méril a puisé

dans ses souvenirs et ses relations affectives, matière à de splendides tableaux. Elle donne ainsi vie à des personnages particulièrement touchants : Vania, l'ami fidèle et sage ; Vassia, le père fougueux et révolté ; Sonia, la fille de Vassia, musicienne promise à un brillant avenir.

La romancière ne souhaitait cependant pas raconter sa propre histoire. Son amitié avec une fille de cosaque, l'un de ces cavaliers émérites protecteurs du tsar, lui a donné l'idée d'enquêter sur ce corps d'élite. « J'ai rencontré des descendants de cosaques à Châlette-sur-Loing, dans le Loiret. Ils m'ont accueillie en uniforme pour me faire plaisir, et nous avons mangé des plats traditionnels russes. Quel bonheur ! »

L'Histoire sans fard

Loin de tout angélisme, la romancière n'a pas voulu cacher, dans son roman, une face sombre de l'histoire des cosaques : « Ils se sont installés en petites communautés en France, dans des régions isolées. Très soudés, s'ils se sentaient heureux en France, ils ne pensaient qu'à rentrer en Russie. Alors quand Hitler a demandé des volontaires contre les communistes, certains d'entre eux sont partis rejoindre la Wehrmacht (l'armée allemande, NDLR). » Que leur est-il arrivé à la fin de la guerre ? « Ceux qui n'avaient pas été tués sur l'effroyable front de l'Est



Pour l'écriture de son dernier livre, Macha Méril a rencontré des descendants de cosaques installés dans le Loiret.

ont été livrés aux soviétiques et tués ou conduits en camps de travail. »

Au-delà de cette page noire, le roman de Macha Méril est celui de l'éclosion de Sonia qui, par son intelligence, sa curiosité, son travail, va s'intégrer en France et se hisser aux plus hauts postes politiques dans l'après-guerre. « J'aurais aimé faire de la politique, je crois que j'aurais été une bonne diplomate, indique Macha Méril. Mais trop pauvre pour faire des études, c'est la comédie qui m'a happée ! »

Avec son héroïne, Sonia, Macha s'est inventé un autre destin, tout en pointant une transformation incroyable du corps social : l'émancipation des femmes et leur arrivée dans des métiers d'homme. Sonia possède une force vitale comparable à celle de la romancière. Une force puisée dans son enfance pauvre, mais choyée et heureuse. « Ma mère nous transmettait une joie de vivre incroyable, même dans les pires moments. J'ai appris cela d'elle : porter beau, ne jamais se sentir misérable. »

Aujourd'hui, Macha Méril gère les droits de l'œuvre de Michel Legrand et profite du confinement pour faire le tri

dans sa bibliothèque : « Cela fait un bien fou de lire et relire les livres des auteurs que l'on aime, et de donner enfin ceux que l'on ne lira ou ne relira pas ! » Et la grande dame d'évoquer l'après : « Michel repose au cimetière du Père-Lachaise, il souhaitait être à côté de Chopin. J'y reposerai aussi. Michel était persuadé que l'on se retrouverait après. Moi aussi. La mort ne constitue qu'un épisode de la vie. » ■ Muriel Fauriat

Vania, Vassia et la fille de Vassia de Macha Méril

Ils sont une poignée de cosaques, des Russes blancs, cavaliers émérites au service du tsar, à avoir trouvé refuge après la révolution de 1917 dans ce coin de Corrèze. Avec leur famille, leurs chevaux, leur prêtre, ils ont recréé une enclave russe orthodoxe où grandit Sonia, enfant éveillée et douée pour la musique. Quand arrive la Seconde Guerre mondiale, Vassia, père de Sonia, part pour le front. Orpheline de mère, Sonia bénéficie de la protection d'un aristocrate de Corrèze, Charles de La Barrère, qui la confie à une parente à Paris où Vania, son parrain cosaque, viendra la soutenir. Une œuvre sensible et fraîche qui traverse le siècle et lève le voile sur ces âmes russes exilées, empreintes de nostalgie et de fougue, de liberté et d'honneur. M. F.

Éd. Liana Levi, 352 p. ; 21 €.

Notre avis : **PPP**





LE ROMAN DE SA VIE

PHOTOS : CYRIL MOREAU / BESTIMAGE
TEXTE : CARLOS GOMEZ



Reconnaissante envers Macha Méril pour l'écho qu'elle donne de leurs traditions dans son nouveau livre, la communauté cosaque du Loiret a fait un accueil de princesse à cette descendante de l'aristocratie russe.



MACHA MÉRIL

Elle lâche les chevaux

C'est Michel Legrand qui lui a donné la force d'écrire son tout dernier ouvrage. Conçu comme un hommage à la France « terre d'accueil », il lui permet aussi de déclarer son amour à la Russie de ses ancêtres.



Parmi ses nombreux ouvrages, Macha - ici dans sa maison, à Montargis - a publié quelques livres de recettes, la cuisine faisant partie de ses passions.



À LA DÉCOUVERTE DES COSAQUES

Macha Méril est allée à la rencontre des descendants des Cosaques de Russie pleine d'amour et de curiosité. En France, ils vivent depuis les années 20 dans diverses communautés du Jura, des Alpes-Maritimes, de Dordogne. Mais c'est auprès des Cosaques du Loiret qu'elle a trouvé matière à rendre son roman si riche. A Châlette-sur-Loing, découvrant leur église orthodoxe, leurs traditions, leurs chants, leur amour des chevaux... elle confie, bouleversée : « A leur arrivée, un millier d'entre eux ont notamment travaillé pour l'usine Hutchinson. Héritiers d'une éducation stricte, ils étaient considérés comme des gens fiables. D'autres sont devenus porteurs dans les grandes gares parisiennes, taxis, cascadeurs... Dans tous les cas, des gens au profil discret. Trop parfois. Je suis heureuse à travers ce livre de leur offrir la reconnaissance qu'ils n'ont jamais recherchée. Mais qu'ils méritent. » C. G.



« Il y a quelques semaines, j'ai eu droit à une réception exceptionnelle de chaleur et de simplicité à Châlette-sur-Loing », confie l'actrice, entourée de quelques-unes des familles autour desquelles la tradition se perpétue.



E

Macha Méril, dans son bureau, à Paris. Derrière elle, le portrait en noir et blanc de l'homme de sa vie, Michel Legrand, qui a tant compté dans l'écriture de son dernier livre.



Elle n'en est pas à son premier livre. Loin de là. Vingt-cinq en quarante ans. Une vraie machine à écrire. Une bibliographie dense où on trouve de tout : bouquins de cuisine, essais humoristiques, considérations sur l'amour, sur le sexe. Une autobiographie. Des romans. Echevelés, vibrants. A l'image du dernier, *Vania, Vassia et la fille de Vassia*, publié par son amie, l'éditrice Liana Levi. Une saga passionnée qui vous transporte à la fin des années 30, en Corrèze, dans l'intimité de la communauté des Cosaques, composée d'anciens soldats au service du tsar rescapés de la révolution de 1917. Macha nous les décrit « parfaite-

ment intégrés », se consacrant à l'élevage de chevaux jusqu'à ce que la guerre vienne soudain raviver chez eux des blessures anciennes. Roman à trois voix comme l'indique son titre, son livre fait vivre notamment une héroïne *bigger than life*, prénommée Sonia. Une jeune fille motivée par une folle ambition politique. « Un modèle d'assimilation comme la France en a tant permis », souligne celle qui en est un parfait exemple. « Le destin que j'ai accordé à mon héroïne est un peu celui que j'aurais voulu avoir », concède avec un sourire radieux Macha, princesse Gagarine issue de l'aristocratie ukrainienne, née en France « par accident » après que sa famille a dû quitter son pays en laissant tout derrière elle.

Vania, Vassia... est aussi original par son inspiration que par la personnalité de celui qui l'a inspiré : Michel Legrand. L'amour de sa vie pour toujours ! « Ce livre, je l'ai écrit à son chevet, confie la comédienne. On était le 1^{er} décembre 2018, Michel trouvait soudain ses mains "bien maigres" et sentait ses forces peu à peu le quitter. Mais des forces, il en a eu encore pour me dire : "Macha, tu n'as pas encore écrit le livre que tu portes en toi, chérie. Sois consciente de tes capacités.

“C’est moi, mais tout autant Michel, qui ai écrit “Vania” [...] Je suis lui maintenant.”

Dépasse-les”. » L'actrice dit alors avoir senti qu'il lui faudrait être à la hauteur. « Michel était un génie, tout le monde le sait. Et un soir, c'est sorti. C'est si mystérieux, l'écriture. Ce livre vivait au fond de moi, il ne me restait qu'à le transcrire. » Son mari a pu lire ainsi les cent premières pages, qu'il a validées en disant : « Tu la tiens ton œuvre majeure ! » « C'était si important pour moi. Puis le 26 janvier 2019, Michel nous a quittés, apaisé. » Trois mois ont été nécessaires pour poser le mot « Fin », au bout de quatre cents pages écrites dans une forme de transe. « Ce jour-là, il s'est passé quelque chose de très fort, raconte-t-elle, si étonnante, si touchante à décrire ce que fut leur amour fusionnel. Je me suis dit : "C'est moi, mais tout autant Michel, qui ai écrit *Vania*". Et dans mon esprit, j'ai pensé : "Je suis lui, maintenant". »

Tout le monde connaît désormais ce que fut l'histoire de leur fol amour. Celle d'un premier coup de foudre réciproque, mais avorté durant l'automne 1964, alors que chacun était en couple, leur retrouvailles et leur mariage, cinquante ans plus tard. « Durant tout ce temps, nous nous étions préparés l'un à l'autre, estime Macha Méril. Six ans de vie commune, c'est déjà pas mal, il faut être reconnaissant à la vie. » Son manuscrit sous les bras, l'artiste a dû trouver l'éditeur idéal, « à l'écoute », après avoir rompu avec Albin Michel, sentant qu'ils n'allaient pas « l'accompagner ». Liana Levi, intriguée par le sujet, a demandé à son auteure de développer le contexte cosaque de l'intrigue. « Au début, j'ai freiné des quatre fers en lui précisant : "Ce n'est pas un documentaire, mais un roman !" Puis j'ai accepté. » Une amie la met alors en contact avec une communauté de descendants cosaques installée à Châlette-sur-Loing, dans le Loiret. « Je n'en avais jamais entendu parler. Pourtant, ce n'est qu'à 3 kilomètres de Montargis où nous vivions avec Michel. » Aujourd'hui, intarissable à leur sujet, c'est bien un documentaire qu'elle pourrait leur consacrer ! « A l'origine, les Cosaques étaient des guerriers qui sous le règne des tsars composaient leur armée. Après la révolution russe, ils ont été victimes de génocide. Beaucoup se sont expatriés en France, représentant d'une immigration invisible, silencieuse, mais parfaitement intégrée. Ils ont pleinement leur place dans un livre que j'ai conçu comme un hymne à la France et à son immigration », assure Macha, euphorique. Sa fierté ? Que François Busnel, « cueilli par le livre », l'ait invitée à sa *Grande Librairie*, sur France 5. Une écrivaine est (enfin) née. « A bientôt 80 ans ! conclut-elle, amusée. Une marque de considération qui me comble. » Et qu'elle ne manquera pas de partager. Avec qui ? Devinez. ♦



Vania, Vassia et la fille de Vassia (Editions Liana Levi).



Macha Méril signe un récit inspiré de sa vie, fille d'aristocrates russes venus en France après la Révolution de 1917. Une saga que l'a poussée à écrire son mari, Michel Legrand.

«Mon roman est un hymne à l'émigration»

PASCALLE FREY, PARIS

Elle a l'enthousiasme communicatif, peut-être le secret de sa jeunesse éternelle. Alors que, même si elle ne semble pas être plus que sexagénnaire elle attaque allègrement l'année de ses 80 ans, Macha Méril publie un roman non pas autobiographique, mais plutôt inspiré de ce qu'elle est, l'histoire d'une jeune fille qui grandit au sein d'une famille russe ayant fui à la Révolution, et s'intègre dans son pays d'adoption, la France, jusqu'à franchir toutes les étapes de l'ascension sociale. Ce récit, c'est son mari Michel Legrand qui l'a poussée à l'écrire. Il a pu en lire les cent premières pages... Rencontre avec Marie-Madeleine Gagarine, princesse russe devenue Macha Méril. Toute d'orange vêtue, l'actrice est une vraie cure de vitamine.

Comment en êtes-vous arrivée à écrire ce roman?

C'est mon 25e livre. Lorsque après mon bac, j'ai commencé des études de lettres à la Sorbonne, je rêvais déjà d'écriture, mais très vite, le cinéma m'a attrapée. Mes parents, qui étaient issus de la noblesse russe, ont dû devenir horticulteurs. Et nous étions tellement pauvres que j'ai laissé tomber l'université et saisi l'occasion de gagner ma vie. Le premier film dans lequel j'ai tourné en 1959 était aussi le premier d'Éric Rohmer; il s'agissait d'un petit rôle dans «Le signe du Lion». À l'époque, il se passait des choses extraordinaires, Saint-Germain bouillonnait et pour moi la littérature

n'était jamais loin, comme une sorte de rêve. Plus tard, à 40 ans, j'ai découvert le théâtre. J'ai joué une pièce de Loleh Bellon avec Pierre Arditi, «L'éloignement», et j'ai eu une espèce de révélation. Au cinéma, on est cambriolé, en quelque sorte, tout est lié à la photogénie, et après le metteur en scène peut décider de couper, d'inverser des scènes, etc. Comme disait Louis Jouvet, «au théâtre on joue, au cinéma on a joué». Et puis il y a l'inévitable question du vieillissement, au cinéma, qui m'a poussée à créer le mouvement des Cinquantièmes Jubilantes, réunissant toutes les filles de la Nouvelle Vague qui se retrouvaient désormais sans rôle! C'est à peu près au même moment que j'ai commencé à écrire.

Vous avez emprunté des chemins détournés pour arriver au roman.

J'ai effectivement commencé par des livres de cuisine! C'est un excellent exercice, car il faut à la fois être précis et écrire de telle manière qu'on ait envie de vous lire. J'avais vécu en Italie une dizaine d'années. Lorsque j'ai divorcé, je suis rentrée en France. À l'époque, la cuisine italienne n'était pas aussi populaire qu'aujourd'hui, et j'ai publié «Joyeuses pâtes». J'avais disparu des écrans de cinéma, il me fallait une arme de conquête pour revenir. Trois autres livres ont suivi.

Il me semble, de toute manière, que vous avez toujours été extrêmement polyvalente! C'est vrai qu'après mes débuts au cinéma, j'ai filé aux États-Unis où j'ai travaillé un temps

comme assistante du photographe Richard Avedon, pour le magazine «Harper's Bazaar» et pour l'aider dans la réalisation de son livre, «Observations». J'en ai profité pour prendre des cours à l'Actors Studio. J'ai tourné un film avec Dean Martin, mais j'ai détesté Hollywood. Aussi n'ai-je pas hésité lorsque Nina Companez m'a téléphoné pour me demander de jouer la petite sœur de Marina Vlady dans un film de Michel Deville, «Adorable menteuse».

Mais revenons-en aux livres.

Après les ouvrages de cuisine, j'ai enchaîné avec des livres autobiographiques, puis des petits romans, «L'arithmétique de la chair», «Love baba». Mais on me sollicitait pour écrire sur ma famille... Quand j'ai retrouvé Michel Legrand, cinquante ans après notre première rencontre, il m'a beaucoup poussée à aller au bout de ce projet. Il aimait vivre avec une femme qui faisait des choses. Toutes les semaines, il me demandait si j'écrivais. Il attendait quelque chose de moi. Dans l'amour, on veut le bonheur de l'autre, mais aussi répondre à ses attentes. L'amour est un merveilleux tremplin. Et le déclin s'est produit un soir. Michel revenait d'un concert à la Philharmonie de Paris, dont nous pensions que c'était le dernier car il était très fatigué. Il m'a dit: «Tu sais, j'ai pu tout jouer.» J'étais tellement heureuse pour lui. Dans la nuit, j'ai eu l'idée de choisir comme héroïne une fille de cosaque, une communauté où la discipline militaire et le pudeur régnaient, comme la tradition,



Macha Méril, dont c'est le 25e ouvrage, a commencé par écrire des livres de cuisine. «Un excellent exercice», assure-t-elle.

Eric Gaillard/Reuters

d'ailleurs. Mon roman est un hymne à l'émigration et à la méritocratie. J'ai décidé de mêler la grande et la petite histoire, à partir des années 50, j'ai puisé dans mes souvenirs personnels. J'ai travaillé avec un historien pour que ce soit impeccable. Et j'ai réalisé qu'avec la forme romanesque, on pouvait dire des choses beaucoup plus fortes que dans une autobiographie. L'Histoire est faite de vies, de chair, d'amour, de sang. On sent la souffrance de mes personnages, mais je ne voulais pas que ce soit larmoyant.

Que représente la littérature pour vous?

Elle doit nous embarquer dans des mondes meilleurs, dans quelque chose de plus grand que la vie. Ce récit, je l'ai écrit au chevet de Michel, il a pu en lire les cent premières pages, il était très content pour moi. «Vania, Vassia et la fille de Vassia» est aussi une déclaration d'amour à Michel, à la vie.

Est-ce que cela vous a redonné le goût de l'écriture?

Que va-t-il m'arriver? Je suis très curieuse de ma propre vie. Est-ce que cela ouvre quelque chose? Je verrai l'accueil qui me sera fait. Je ne dételle pas du théâtre. Et puis j'ai le projet que j'avais avec Michel, des inédits dont j'ai écrit les textes et lui la musique... Je déteste le corporatisme, je refuse de choisir: je suis une femme qui écrit, qui fait la cuisine, qui a des amants et qui joue la comédie!



À LIRE

«Vania, Vassia et la fille de Vassia», Macha Méril, Éd. Liana Levi, 344 p. En librairie le 5 mars.

Une jeune ambitieuse dans le XXe siècle

Les parents de Macha Méril, lorsqu'ils ont dû quitter la Russie quand la Révolution de 1917 a éclaté, ont été obligés de tout laisser derrière eux. Libres mais pauvres, ils n'ont eu de cesse de s'intégrer, de devenir Français. Ce qui n'est pas le cas de cette famille de cosaques que l'on suit dans «Vania, Vassia et la fille de Vassia», débarqués en Corrèze, très nostalgiques de leur Russie natale, qui tentent d'y recréer une petite communauté, vivant pour ainsi dire en autarcie. La Seconde Guerre arrive, et c'est pour certains d'entre eux le déchirement: faut-il se battre contre Hitler ou s'engager à ses côtés parce qu'il serait le seul, pensent-ils, capable d'arrêter Staline?

Mais Macha Méril raconte aussi et surtout l'ascension de la jeune et sédui-

sante Sonia, nourrie d'ambitions, remarquablement intelligente, qui veut profiter de ce que la France a à lui offrir. Elle a la chance de croiser sur son chemin une famille fortunée qui la prend sous son aile et la poussera à faire des études: Sciences Po, l'ENA, elle se lance dans tout ce qui peut l'élever intellectuellement et socialement, avant de s'engager aux côtés de Pierre Mendès France. À travers cette destinée, c'est toute l'histoire de la France du XXe siècle, avec des incursions en Europe et aux États-Unis, que nous raconte Macha Méril d'une plume passionnée: la guerre, l'après-guerre, Mai-68, l'élection de François Mitterrand, la chute du mur de Berlin. C'est ce que l'on appelle une saga. Qui pourrait bien devenir un film...



ENVIE DE LIRE

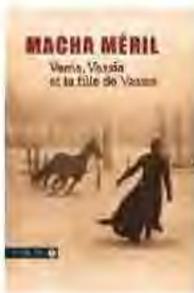


Vania, Vassia et la fille de Vassia

♥♥ Elle est la seule qui n'est pas nommée dans le titre : Sonia. Pourtant, c'est elle l'héroïne de cette fresque romanesque sur l'émigration des Cosaques en France. Sonia a 12 ans en 1940 quand son père, Vassia, disparaît, probablement engagé dans la Wehrmacht dans l'espoir fou de chasser Staline. Repérée pour ses dons en musique, la jeune orpheline est envoyée à Paris, en plein conflit, poursuivre ses études chez la veuve d'un général. Gravissant les échelons d'une carrière qui la hissera jusqu'au siège des Nations unies, Sonia n'aura de cesse de pister la trace de son père. L'âme slave, passionnée, excessive et dramatique de Macha Méril, princesse Gagarine par son père, plane sur cette attachante figure féminine. **N. S.**
Par Macha Méril, Liana Levi, 352 p., 21 €.



CULTURE



VANIA, VASSIA ET LA FILLE DE VASSIA

de Macha Méril (Liana Levi)

1939. Vassia et Vania, deux amis cosaques installés en France depuis vingt ans, regardent la guerre approcher dangereusement de leurs terres corréziennes. Lorsque Vassia décide de partir au front, sa fille Sonia, orpheline de mère, reste avec Vania. Parrainée par des tuteurs impressionnés par son talent, la jeune femme, décidée à se faire une place dans la société française, est prête à tous les sacrifices pour devenir un exemple d'immigration réussie. Avec un souffle rare, l'actrice, fille d'aristocrates russes ayant fui la révolution de 1917, renoue magnifiquement avec ses racines dans cette épopée littéraire. H. R.

PAGES RÉALISÉES PAR ANNE MICHELET AVEC VALÉRIE ROBERT ET HÉLOÏSE ROCCA



MACHA MÉRIL
★★ VANIA,
VASSIA ET LA
FILLE DE VASSIA

Liana Levi
343 p., 21 €

TROIS CŒURS RUSSES

Vania, Vassia et la fille de Vassia. Macha Méril portait en elle depuis de nombreuses années le récit de ces trois vies de Russes blancs qui nous fascinent par leur foi en l'avenir et leur liberté viscérale. Le résultat est ce roman d'une grande et simple beauté, traversé par le chant de l'âme slave. Puissant et bouleversant !

On rentre de plain-pied dans l'Histoire avec ce roman étonnant. Non pas à coup de témoignages et de documents, mais par petites touches subtiles, émouvantes, autour d'une table, pendant une veillée... Autant de moments intimes que Macha Méril fait surgir de sa mémoire. On se sent à la fois invité, comme un hôte privilégié, et reçu avec chaleur, comme un parent à qui l'on dirait : « Approche, assieds-toi et écoute ». Et les heures de lecture passent à la vitesse d'un songe quand l'auteure (que l'on croyait figure de la Nouvelle Vague et que l'on découvre ici fille d'un prince russe) part à l'aventure et nous conte le destin de Sofia, fille de Vassia. Ex-soldat du tsar, émigré en France après la Révolution russe de 1917, Vassia n'a plus que sa fille pour toute famille, et son ami Vania, dont le caractère égal lui vaut le rôle d'Ataman, sorte de chef de la communauté cosaque. Une communauté soudée par l'exil et le ciment indestructible des rituels ancestraux, nichée

au cœur d'un village dans les contreforts de la Corrèze. Rassemblée autour de ses troupeaux de chevaux mais déchirée bientôt par les choix qui s'esquissent pour chacun dans l'Europe de la Seconde Guerre mondiale. Au fond du cœur de Vassia, une morsure se fait sentir : celle de son attachement à sa patrie, après des années d'exil dans un pays qui ne sera jamais le sien, et le réveil de son honneur de Cosaque, comme une pulsion vitale et irrésistible. Partir lui semblera la solution la moins déshonorante et il va remettre dans les mains de sa fille un bien inestimable qu'elle portera toute sa vie comme un étendard autant qu'un fardeau : son indépendance. C'est alors toute une vie qui cavale sous l'écriture tendre et alerte de Macha Méril et qui parcourt au galop les décennies du siècle dernier en faisant quelques détours rapides mais fulgurants sur des chemins mal connus de notre Histoire. Une vie propulsée par la chance mais qui se transformera en véritable destin, grâce à une farouche envie d'apprendre et de prendre part aux mouvements du monde. On pose pied à terre à regret à la fin du voyage, étourdi, bouleversé par le grand amour qui accompagne cette cavalcade et par la force de ces âmes slaves qui n'ont pas leur pareil pour mêler l'insoumission à la fidélité, la ferveur à l'ordinaire des jours et le chant aux larmes. ■ PAR MURIELLE GOBERT LIBRAIRIE PASSERELLES (VIENNE)



👁️ LU & CONSEILLÉ PAR

O. Gallais
La Librairie Idéale
(Paris)
M. Szafranski
Lib. Mille et une pages
(Avranches)
M. Hirigoyen
Lib. Hirigoyen
(Bayonne)
M. Balay
Lib. Sauramps
(Montpellier)



Culturelle attitude

L'histoire russe de... **Macha** **Mérial**

Fille d'émigrés russes, **Macha Mérial**¹ publie pour la première fois un roman dont l'héroïne est une fille de cosaques. Elle revient sur la genèse de ce livre, sur son héroïne qui est aussi un peu son double et sur sa collaboration avec Liana Levi, son éditrice et son amie.

Fémitude : Pourquoi avez-vous eu envie d'écrire un roman sur votre famille, sur la Russie, sur les cosaques ?

Macha Mérial : Je vais avoir 80 ans cette année et je me suis sentie l'obligation de faire savoir tout ce que mes parents

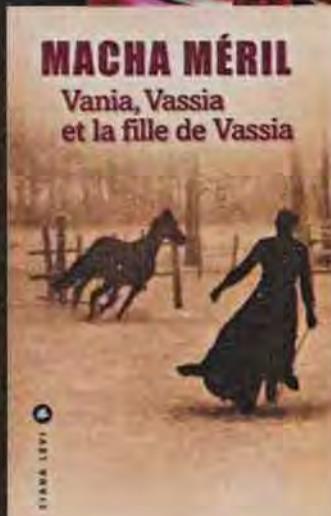
ont vécu et souffert, tout ce qu'ils nous ont transmis de la richesse de leur culture à mes sœurs et à moi, mais aussi



“ Par chance, j’ai pu faire lire les cent premières pages de l’ouvrage à Michel Legrand et il était extraordinairement impressionné. Il savait que j’étais sur mon chemin, un chemin un peu surnaturel.”
Macha Méril

les blessures occasionnées par les grands drames historiques qui ont meurtri ma famille et qu’ils ont tenté de nous cacher pour que nous ne soyons pas brisées dès notre plus jeune âge. S’ils ont pu, par miracle, échapper à la déportation ou à l’extermination pour se retrouver en France, mes parents ont vécu le déchirement de l’exo-
de et de l’immigration. Mais le silence n’empêche pas les enfants de sentir, de savoir et de recevoir les non-dits. Avec ce livre, j’ai voulu remercier mes parents.





Fémitude : Vous avez souhaité écrire leur histoire ?

Macha Méril : Non, pas du tout. Ce livre s'est imposé à moi avec le départ de mon mari, Michel Legrand. Je le voyais s'avancer vers cet événement aussi terrible qu'inéluctable qu'est la mort, mais il y allait avec moi, il ne voulait pas se séparer de moi. J'ai donc tenté de lui montrer que la tragédie de ce passage vers l'au-delà n'allait pas m'anéantir, au contraire et j'ai commencé à écrire. J'ai écrit très rapidement, si rapidement que j'en étais surprise. C'était un moment étrange : il partait et moi j'écrivais. Et parce qu'il partait, je devais réussir ce livre, je devais me surpasser, faire quelque chose au-delà de mes forces, au-delà de ce que je suis moi-même. Par chance, j'ai pu lui faire lire les cent premières pages de l'ouvrage et il était extraordinairement impressionné. Il savait que j'étais sur mon chemin, un chemin un peu surnaturel.

Fémitude : Sonia, l'héroïne de ce livre, c'est un peu vous ?

Macha Méril : Bien sûr. Ce livre est un roman, mais Sonia, son héroïne, est mon double. J'ai souhaité instaurer une distance indispensable pour ne pas tomber dans le journal intime. Je voulais offrir un cadeau à mon mari et ce cadeau, le donner en partage à tous mes lecteurs car je crois que tous pourront trouver de la force en le lisant. Pour moi, l'écriture est une main ten-

due, une main tendue au lecteur, à mon passé et à l'Histoire. Je crois au sens de l'Histoire, je crois que le monde s'améliore, que nous vivons mieux que nos parents et nos grands-parents.

Bien sûr, nous avons au passage perdu la tradition, les bonnes manières, une certaine élégance. Mais c'est un sacrifice inévitable pour que le monde s'améliore.

Fémitude : Quelle a été votre démarche dans l'écriture de ce livre ?

Macha Méril : Elle n'a pas été une démarche d'écrivain car ce livre est venu tout seul. Par ailleurs, je suis une femme de spectacle, une femme qui vit dans son temps et je me suis dit qu'il fallait que les lecteurs aient du plaisir à me lire. Pour l'écrire, je me suis dépassée, j'ai réalisé une sorte d'exploit. Et j'ai écouté Michel qui me disait : "Chaque fois que tu entreprends quelque chose, tu dois te surpasser pour faire quelque chose que tu n'as encore jamais fait, en te comportant comme un débutant."

N'ayant jamais écrit de roman historique, je me suis vraiment sentie débutante et cela m'a demandé beaucoup de travail. Mais qu'importe. Ce que j'ai vécu avec Michel était tellement beau, tellement incroyable, tellement au-delà de l'amour. Il fallait que je dise merci. Et ce livre est un grand merci.

Fémitude : D'où vous vient cette attirance pour les cosaques ?



Culturelle attitude

Macha Méril : Je voulais écrire un grand roman car à mon avis, la forme romanesque permet de créer un détachement, une distance qui permet d'énoncer des vérités impossibles à dire autrement.

Je n'ai pas souhaité me cantonner à mon histoire personnelle de fille d'aristocrates et je me suis souvenue d'une de mes amies, une fille de cosaque qui m'a beaucoup appris sur eux. Les cosaques, contrairement à beaucoup d'immigrés, ont refusé l'assimilation. Ils vivaient en autarcie et ne voulaient pas devenir français. Bien sûr, les enfants naissaient français, mais les parents vivaient assis sur leur valise avec l'espoir de retourner en Russie. Autre point important, les cosaques ne sont pas une ethnie mais un ordre militaire avec le sens de l'honneur chevillé au corps. J'y ai vu une opportunité formidable pour mon roman. En faisant de mon héroïne la fille d'un cosaque, je pouvais raconter l'histoire d'une femme qui sortirait de ce milieu fermé tout en profitant de ses qualités intrinsèques. Une femme qui aurait cette obstination et ce caractère courageux et honnête. En me documentant, j'ai appris qu'il existait partout en France des communautés de cosaques y compris à Paris. Dans le Loiret, ils étaient mille qui travaillaient dans une usine. Ils vivaient dans une discrétion totale et personne n'en a jamais parlé. Ils n'ont rien renié, ont continué à lever le drapeau

impérial et à parler ce très beau russe des années 1920. J'ai eu la chance de retrouver certains héritiers et de les rencontrer. Un moment inoubliable ! Ils m'attendaient, tous en uniforme comme leurs parents. C'était pittoresque mais ils ont fière allure dans leurs beaux uniformes qui diffèrent selon leur région. Ils vivent encore à côté de Montargis dans des maisons conçues comme des datchas, toutes en bois, avec des décorations russes. Je suis très admirative de leur capacité à conserver la mémoire. Bien sûr, ils sont un peu figés, mais il faut les honorer et les remercier pour ce qu'ils témoignent du passé.

Fémitude : Croyez-vous aux vertus de l'immigration ?

Macha Méril : Je crois que l'immigration peut être un drame pour certains et un formidable stimulant pour d'autres. Se faire accepter dans un autre monde, une autre société, oblige à se dépasser, à faire en sorte d'être partout le meilleur. J'ai trouvé intéressant d'intégrer cette dimension au destin d'une femme à l'époque de l'émancipation. Car le parcours de Sonia n'a été possible que par ce qu'il s'est produit à cette période du siècle. Je suis persuadée que 1968 a été principalement un mouvement féminin qui a permis, avec 1966 et la pilule, l'émancipation des femmes. Je voulais que mon héroïne ait connu comme moi l'avant et l'après-pilule. C'est ce qui fait la charpente de mon livre. Là





**"Ce livre est venu tout seul.
Par ailleurs, je suis une femme
de spectacle, une femme qui vit dans
son temps et je me suis dit qu'il fallait
que les lecteurs aient
du plaisir à me lire."**

Macha Méril





" J'ai réuni dans ce livre tout ce que j'aime : le goût de l'histoire, de la réussite des femmes sans oublier l'héritage de la littérature classique..."

Macha Méril

où Sonia est mon double rêvé c'est que j'aurais aimé faire de la politique. D'une certaine façon, j'en ai fait, mais pas comme je l'aurais voulu. Je crois à la politique, je pense encore que les politiques représentent l'élite de la population.

Fémitude : Si vous deviez résumer votre livre en quelques mots que diriez-vous ?

Macha Méril : J'ai réuni dans ce livre tout ce que j'aime : le goût de l'histoire, de la réussite des femmes sans oublier l'héritage de la littérature classique et de ses grands auteurs comme Tolstoï, Flaubert, Proust, Maupassant. En dépit de la mode actuelle, je pense que les lecteurs ont la nostalgie de ce romanesque, qu'ils aiment comme moi les coups de théâtre, sont

heureux d'être surpris par un auteur qui les emmène là où on ne l'attend pas.

Même si la genèse du livre est particulièrement intéressante, la façon dont il a trouvé son éditeur vaut également la peine d'être racontée. Je l'ai d'abord proposé à Albin Michel avec qui j'avais déjà travaillé et qui m'a d'emblée fait un contrat. Mais je ne racontais pas ma vie de fille de prince russe ce qui a déçu. J'ai compris que mon roman ne bénéficierait pas de toutes les attentions nécessaires. Poussée par le courage que m'insufflait Michel Legrand de là-haut, qui me disait : "Ne te laisse pas faire, ce livre ne doit pas sortir n'importe comment", j'ai rendu le contrat et l'avance sur les droits que m'avait octroyés Albin Michel et j'ai décidé de trouver l'éditeur idoine.

J'ai beaucoup cherché avant de me souvenir de mon amie Liana Levi, une éditrice très littéraire, que je ne pensais pas pouvoir intéresser avec mon livre grand public. Mais il lui a plu et elle a décidé de s'en occuper. Nous avons fait elle et moi avec une de ses collaboratrices historienne de formation un travail merveilleux. Grâce à elle, tout est parfait sur le plan historique. Elle m'a également poussée à dater les chapitres ce qui m'a obligée à une plus grande rigueur. Je voulais que ce livre soit un vrai petit bijou. En prime, elle a gardé mon titre de travail qui n'est pas commercial. Seule une petite maison d'édition pouvait avoir cette audace ! Pour ce livre, l'alignement des planètes a été parfait, c'est une espèce de petit miracle.



J'ai tout de suite proposé à Macha Méril de concrétiser le projet

Liana Levi, éditrice, se confie sur sa collaboration avec Macha Méril.

Fémitude : Quel a été votre regard sur ce dernier roman de Macha Méril ?

Liana Levi : Dès la première lecture, j'ai été très favorablement impressionnée par la maîtrise de la construction et du texte. Je lui ai tout de suite proposé de concrétiser le projet. Ensuite, comme pour tout travail éditorial, nous avons revu ensemble certains détails, des petits déplacements. Et dans la mesure où il s'agit d'un roman historique, nous avons fait tout

un travail de vérification sur les dates et les lieux...

Fémitude : Avez-vous eu des désaccords ?

Liana Levi : Aucun. Je connais Macha depuis très longtemps. Nous n'avions jamais travaillé ensemble car ses autres écrits n'étaient pas de la même veine. Quand elle m'a téléphoné, j'ai compris que le texte qu'elle me proposait était plus dans notre registre que les précédents. Il y a eu quelques corrections historiques.

Par ailleurs, avant même que je le lui demande, Macha a proposé d'elle-même de rac-

courcir la deuxième partie pour en retirer les longueurs. Après nous avons fait quelques suggestions, mais c'est un travail qui s'est fait en parfaite harmonie.

Fémitude : Quels sont les premiers retours des lectrices ?

Liana Levi : Nous avons beaucoup de retours très positifs et de nombreuses ventes. La presse était excellente, mais tout s'est arrêté avec le confinement, malheureusement. Mais je suis sûre que tout repartera car c'est un livre optimiste, ce qu'il nous faut après cette inquiétante période !

Découvrir la Russie et l'âme slave avec le shopping culturel de Macha Méril

* **Guerre et Paix** de Léon Tolstoï, un chef-d'œuvre absolu, une œuvre impérissable à lire dans sa version intégrale.

* Les nouvelles d'Anton Tchekhov, moins connues que son théâtre, mais délicieuses.

* **Blonds étaient les blés d'Ukraine** de Marie Gargarine, la mère de Macha Méril.

* **Leto** de Kirill Serebrennikov, un film extraordinaire sur le rock dans les années 1980 à

Saint-Pétersbourg.

* **Faute d'amour**, un très beau film d'Andrei Zviaguintsev qui permet de voir le changement de la société russe.

* Prestige, une épicerie-traiteur qui propose toutes les spécialités russes (16 rue Lecourbe 75015 Paris).

* La visite sur demande à l'hôtel d'Estrées, résidence de l'ambassadeur de Russie, de la reconstitution de la Chambre d'ambre,

offerte par le roi de Prusse à Pierre le Grand (79 rue de Grenelle à 75007 Paris).

Et de Liana Levi

* **Le Pingouin** d'Andrei Kourkov, un auteur ukrainien publié chez Liana Levi, un voyage dans un humour très décalé.

Nelly Fouks

1/ *Vanta, Vassia et la fille de Vassia...*, Éditions Liana Levi, 340 pages, 21 euros.

La saga franco-russe de Macha Méril

“Vania, Vassia et la fille de Vassia”, un récit aux accents autobiographiques.

★ ★ **Vania, Vassia et la fille de Vassia.** Roman De Macha Méril, Liana Levi, 345 pp., env. Prix 21 €, version numérique 15,99€

Dotée d'un réel capital sympathie, lié à la générosité de sa personnalité comme à son talent, Macha Méril, fille d'un prince russe exilé en France, figure de la Nouvelle Vague et veuve du musicien Michel LeGrand, poursuit sa carrière de comédienne entre théâtre, cinéma, télévision et écriture. C'est ce dernier volet qui retient

notre attention avec *Vania, Vassia et la fille de Vassia*, un récit aux accents autobiographiques, une saga que l'auteure porte en elle depuis longtemps et dans laquelle elle évoque le sort des émigrés russes en France, sujet qu'elle semble maîtriser.

Toute l'encre du monde ne suffira sans doute pas à écrire les multitudes de petites histoires qui, durant la Seconde Guerre mondiale, se sont inscrites dans la grande, mais en attendant, chacune d'elles nous livre sa part

de joies, de peines, d'ambivalence. Telle celle de Vassia, arrivée, après la révolution d'Octobre, dans une vallée de la Corrèze, entre bois et prés sauvages, où vit une communauté de Cosaques qui se consacrent à l'élevage des chevaux.

Un point de vue rarement abordé

Nous sommes en 1939. La communauté s'appête à fêter Noël, mais le bruit des bottes se fait entendre et rouvre certaines plaies. Entre autres chez Vassia, Russe dégoûté par le communisme, qui se demande, poussé par le désespoir et le fatalisme atavique, s'il ne faut pas aider Hitler à libérer son grand pays du bolchevisme. Un point de vue plus rarement abordé, qui nous place de l'autre côté de l'Oural. Quel sera le destin de la fille de Vassia, orpheline de mère, et sans plus aucune nouvelle de son père probablement mort au combat?

La chance, heureusement, lui sourira grâce à ses talents de musicienne, à sa rencontre avec Charles de la Barrière, qui jouera le rôle de protecteur et demandera à sa cousine Solange, veuve du général de Hauteville, d'héberger la jeune fille dans sa maison de maître à Paris.

À l'abri du besoin, mais pas pour

autant des questionnements, Sonia poursuivra son destin, du contre-espionnage à une carrière politique, qui la mènera loin, jusqu'à ce que son passé éclate au grand jour. Entretemps, elle aura poursuivi sa formation, découvert l'hypocrisie de la haute société dans les soirées mondaines, et vibré de tout son être pour le jeune Raphaël Apfelbaum.

Émigrés nostalgiques

Linéaire, fluide et limpide, d'une plume alerte, le roman de Macha Méril se lit aisément et pose les ques-

tions d'identité propres aux exilés. D'où et qui est-on exactement? Sommes-nous pétris de notre passé ou de notre présent? Faut-il oublier l'un au détriment de l'autre, ou les intégrer tous les deux? Ces doutes taraudent les différents protagonistes, selon

leur âge, leur personnalité et leur faculté d'adaptation. Doivent-ils reprendre un vieux combat contre Staline, jouer la carte de l'intégration ou s'affirmer et s'accrocher à leur nationalité russe tout en défendant les valeurs de la République? Autant d'interrogations auxquelles Macha Méril a sans doute été confrontée, soit directement, soit via son entourage.

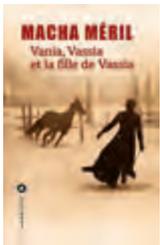
S'il respire de temps à autre les step-

pes et s'arrose de vodka, *Vania, Vassia et la fille de Vassia* traverse aussi le vingtième siècle des écrivains, des cinéastes, de grands hommes politiques ou de nouveaux courants d'idées. On y croquera, dès lors et parfois de très près, au fil des pages, entre les lignes, au cinéma, ou au comptoir de zinc, Joseph Kessel et Romain Gary, “*ces voyous russes talentueux*”, Visconti, Fellini, de Gaulle, Pierre Mendès France, Daniel Cohn-Bendit, Mitterrand, Yves Saint Laurent et même... Macha Méril.

L. B.

Extrait

“J’ai grandi dans l’esprit russe au milieu d’un groupe d’émigrés nostalgiques de la Russie tsariste, qui avaient sauvé leur peau des massacres et s’étaient réfugiés dans cette France profonde qu’ils étonnaient. En France, on donne des papiers, mais on n’accueille pas, ou mal [...] L’école a été mon salut. J’ai adoré l’école communale, les enseignants consciencieux et fiers de leur mission, oui, oui, j’ai connu ça... (Petits rires) L’un d’eux m’a remarquée, d’abord pour mes talents musicaux et vocaux. À la surprise de tous, elle entonne quelques mesures d’une chanson de Trenet: “Je chante...”



Macha Méril

AUJOURD'HUI

La date

Lundi 23 mars 2020

Le saint du jour

Saint Victorien

Gouverneur chrétien de Carthage, refusa d'emprisonner ses coreligionnaires et mourut en martyr en 484.

Le dicton

« S'il pleut à la Saint-Victorien, tu peux sûrement compter sur du bon foin »

C'est arrivé un 23 mars

1842

Mort de Stendhal, auteur de « Le Rouge et le Noir » et de « La Chartreuse de Parme ».

1884

La loi Waldeck-Rousseau reconnaît le syndicalisme professionnel.

1918

Premier tir sur Paris de la « Grosse Bertha », mortier allemand de 420 mm.

1983

Le Président Reagan présente l'IDS, nouvelle stratégie défensive, plus connue sous le nom de « Guerre des Étoiles ».

1998

Le film « Titanic » couronné meilleur film de l'année 1997 en obtenant onze Oscars, égale le record de « Ben Hur » en 1960.

2018

Des attaques terroristes à Carcassonne et Trèbes (Aude) revendiquées par le groupe jihadiste État islamique font quatre morts, dont le lieutenant-colonel de gendarmerie Arnaud Beltrame, et quinze blessés.

LE PORTRAIT



Comédienne, écrivain, Macha Méril dévore la vie avec une joie gourmande.

PHOTO : ASTRID DI CROLLALANZA

Macha Méril à l'âge de l'insolence

Comédienne, écrivaine, Macha Méril prend la vie avec gourmandise. Sans oublier Michel Legrand.

Tu es un corps glorieux ! » L'exclamation admirative vient de l'historien Alexandre Adler, précis dans le choix de l'auxiliaire. Car « être » un corps glorieux flatte bien davantage qu'« avoir » un corps glorieux. Si finement coquette, Macha Méril évoque le compliment cueilli, une lueur amusée dans ses prunelles saphir.

À 80 ans bientôt, l'artiste nargue le temps, consciente de ses victoires. Lorsqu'elle jure « j'adore vieillir. N'avoir rien à perdre rend tellement plus libre ! Je suis bien plus heureuse et bien plus insolente aujourd'hui qu'à 30 ans », on la croit sur parole.

On ne sait à quel élixir de jouvence la princesse russe éclose avec la Nouvelle Vague doit son allure juvénile. Certes, une bonne étoile rôde dans les parages. Mais la comédienne sait aussi la choyer, nature riieuse qui aime les tailleurs structurés aux couleurs vives, les chaussures remarquables et les contacts francs. Elle attribue sa forme éclatante à sa

méfiance vigilante à l'égard de toute pratique sportive « car on se casse toujours quelque chose », ainsi qu'à sa longue fréquentation de l'Italie, « pays qui adresse un pied de nez à la mort ».

L'exotisme russe qui plaît tant aux Français

Visage nu, élégante et volubile, Macha Méril reçoit chez elle. C'était avant que la propagation du coronavirus ne stoppe net le tourbillon des rendez-vous autour de son roman « Vania, Vassia et la fille de Vassia » (Liana Levi), traversée allègre de la seconde moitié du XX^e siècle sur les traces d'une héroïne franco-russe qui lui ressemble en bien des points. « À la différence quelle est fille de Cosaque, cet ordre militaire orthodoxe et tsariste qui a fui la Russie après la Révolution de 1917. Toute une communauté cosaque s'est installée à Montargis (Loiret), attirée par l'usine Hutchinson à laquelle ils ont longtemps fourni une main-d'œuvre disci-

plinée et peu payée », résume la comteuse.

Son histoire familiale plus aristocratique, s'enracine sur les terres d'Ukraine. « À la différence des Cosaques qui ont longtemps gardé l'espoir d'un retour au pays, mes parents savaient que leur exil était définitif. D'où leur volonté de tourner la page afin de protéger leurs trois filles. Et puis, quand on est prince russe, on est cosmopolite ! La devise était alors : « Mourir pour la Russie, mais vivre à l'étranger ! » De préférence en France. »

Elle ne compte plus les refus opposés aux éditeurs qui lui réclamaient le récit d'une saga familiale chatoyante, brodée de cet exotisme qui plaît tant aux Français depuis l'arrivée des premiers Russes blancs, princes déchus flamboyants et fauchés. Macha Méril se souvient ainsi de l'installation d'un frigo chez ses parents, payé grâce à son premier cachet d'actrice.

« Nous étions dans la dèche ! Vous

vous rendez compte qu'en Russie, ma mère a vu son premier billet de banque à l'âge 14 ans ? Propriétaire terrienne, sa famille vivait en totale autarcie... » Des vies sorties de chez Tolstoï, « mais que je n'ai pas connues, ayant toujours vécu comme une Française ».

À la réalité, Macha Méril écrivain préfère l'imaginaire, quitte à avancer à peine masquée derrière son héroïne brillante élève sortie de l'ENA et mariée après une vie épanouie à l'homme aimé cinquante ans auparavant, puis perdu de vue. Comment ne pas songer à Michel Legrand, l'amoureux épousé en 2014, bien après leur coup de foudre en 1964 ? Leur histoire d'amour, belle comme une légende, a fait le tour des gazettes.

« Michel estimait qu'il fallait toujours se surpasser. Un jour, il m'a lancé : « Tu n'as pas encore écrit ton livre, fait ta pièce ou ton film. » Or la nuit qui a suivi son dernier concert, l'idée du roman m'est venue. Ce livre dont

l'écriture a coulé toute seule, je le lui dois. »

Dans l'appartement, la présence du compositeur est palpable, pas seulement en raison du piano droit immaculé. Sur une étagère, parmi des photos de leur mariage, cette image où Michel Legrand l'enlace autant du regard que du geste. Les yeux de Macha Méril prennent un éclat pailleté. « Je l'ai accompagné jusqu'au bout, glisse-t-elle. Bien sûr, j'ai du chagrin, mais il est la clé de tout ce qui m'arrive maintenant. Je ne peux pas me montrer en deçà de ce qu'il attendait. Il m'a donné l'obligation d'atteindre le meilleur de moi-même. C'est ça l'amour : vouloir le meilleur pour l'autre. »

Tête haute, lumineuse, insolente, la créatrice reste une éternelle amoureuse. Comment s'étonner qu'elle fût la si juste interprète de Colette ?

Frédérique BRÉHAUT
frederique.brehaut@maine-libre.com

« Bientôt un festival Michel-Legrand »

Où en est votre projet de festival Michel-Legrand ?

« Il aura lieu à une date qui reste à définir, et se déroulera chez nous dans le petit château de La Mothe, près de Montargis. Avec Michel, nous avons déjà ce projet d'un festival dédié aux musiques de films et de spectacles musicaux, car aussi surprenant que cela paraisse, ce genre de fête n'existe pas. Il y eut une tentative jadis à Auxerre, mais elle a échoué. Michel était très enthousiaste, même si la perspective de voir beaucoup de monde dans son jardin l'affolait un peu ! »

Quelle forme prendra ce rendez-vous ?

« Nous commencerons modestement par un simple week-end baptisé « Les journées Michel-Legrand », rencontres qui proposeront un concours international entre musiciens de films et de spectacles musicaux. Dans ce dernier registre, des choses surprenantes et de grande qualité se développent depuis plusieurs années. Un jury attribuera le Prix Michel-Legrand à la meilleure musique de film. Ainsi, dans dix ans, dans vingt ans, grâce à ce prix, le nom de Michel restera. Aussi incroyable que cela paraisse, même Cannes n'a jamais décerné de palme à la

meilleure musique de film ! L'autre prix sera remis au meilleur spectacle musical. »

Comment imaginez-vous les Journées Michel-Legrand ?

« Il faut que ce soit très joyeux car la musique aide à vivre. Des personnalités comme Damien Chazelle, le réalisateur de « La La Land », Bertrand Tavernier, Jean-Jacques Annaud ou Jean-Paul Rappeneau ont donné leur accord. Car le but vise aussi à encourager les réalisateurs à préférer des musiques originales plutôt que des airs déjà connus, et donc à engager des compositeurs. En héritier de Ravel ou Debussy, Michel Legrand savait la puissance immédiate de la musique. C'était un génie. »

F. B.

Macha Méril en cinq dates

- 3 septembre 1940. Naissance à Rabat (Maroc).
- 1964. « Une femme mariée » de Jean-Luc Godard.
- 1972. « Nous ne vieillirons pas ensemble » de Maurice Pialat.
- 1985. César pour « Sans toit ni loi » d'Agnès Varda.
- 2020. Publie « Vania, Vassia et la fille de Vassia » (Liana Levi).



Michel Legrand.

PHOTO : ARCHIVES AFP